N° 420 – Jeudi 12 novembre 1936 – 20 pages – 1 fr. 50

DETECTIVE

La vie secrète des FEMMES NUES

LIRE PAGES 2 ET 3
LE REPORTAGE DE

Marcel MONTARRON

SUR LES COULISSES DU MUSIC-HALL

La vie secrète

Entre deux représentations, les jolies filles nues, dans la coulisse, lisent, écrivent, réparent leurs jupes précieuses; et elles répètent encore...

Résumé du précédent chapitre.

Notre collaborateur Marcel Montarron a entrepris de nous montrer, sous leur véritable jour, les coulisses du music-hall. C'est à l'étude de la vie intime de celles qui « font du nu » qu'il s'est particulièrement attaché. Avec Josyane, une débutante, il va nous conduire aujourd'hui dans les loges des artistes...

II. — CES DAMES DANS LEURS LOGES (1)

L'ESCALIER qui reliait la scène aux loges des artistes s'ouvrait, dans un angle du plateau, pour plonger presque à pic dans une sorte de cave où s'alignaient, devant des glaces, une quinzaine de tablettes de bois blanc.

Josyane descendait, pour la première fois, cet escalier, étroit comme une échelle, et, pour la première fois, découvrait, au seuil de ce sous-sol, qui sentait la chair nue, le blanc-gras et la colle de pâte, ce temple mystérieux, interdit au profane, qu'on nomme : l'envers du music-hall.

Ce qui la frappa tout d'abord, c'est l'étrange et clinquant bric-à-brac qui s'entassait autour des tablettes à maquillage, au-dessus des glaces ébréchées et des ampoules sans abat-jour, c'est cette sorte de bazar aux illusions qu'offraient à ses yeux ces tulles, ces velours, ces satins, ces strass, ces paillettes, ces aigrettes, ces plumes, suspendus autour des loges, comme une fabuleuse garde-robe, empilés dans les coins, débordants sous les escabeaux.

Ça devenait même hallucinant, toutes ces étoffes lourdes ou légères, aux couleurs de bonbons fondants, tous ces voiles aux teintes irisées d'arc-en-ciel, toute cette verroterie aux éclats de pierres précieuses, dans un sous-sol où vingt jolies filles, de moins de vingt ans, n'avaient pour toute richesse, que leurs poitrine aux seins bien modelés et leur reins bien cambrés.

C'est bien vrai qu'on n'a guère idée de la place que prennent, dans les coulisses d'un music-hall, les costumes des femmes nues. Même les cache-sexe font partie du matériel de la maison, encore sont-ils, bien que de taille et de couleurs différentes, peu encombrants. Mais les guirlandes, les arceaux, les ballons — les coiffures, les plumes cascadantes des défilés d'apothéose, il faut accrocher tout ce qui peut tenir auprès de la tablette. Le reste est relégué dans le couloir, sous la garde de l'habilleuse.

Une de perdue, dix de retrouvées

Tous ces accessoires, tous ces costumes, toutes ces défroques promises au mirage des lumières, toute cette féerie en pièces détachées, c'est le trésor du Temple aux plaisirs. Seulement, il faut veiller sur lui, sans relâche

Une petite femme de revue, une jolie fille qui fait du nu, c'est un article facilement remplaçable. La petite femme s'épanouit, un soir, dans les projecteurs, tourbillonne un instant, puis, fascinée, disparaît, brûlée, broyée par cette grande machine qu'est le music-hall. Une petite femme qui fait du nu, c'est un nom, un prénom, j'allais dire un matricule. Ça passe... Une de perdue, dix de retrouvées. Il en pousse, chaque jour, par dizaines, sur le pavé de Paris.

Mais ces collections d'oripeaux, ces bouts d'étoffes, ces palmes de plumes tendres, ces fleurs de métal, ces diamants en toc, survivent pour renaître chaque soir, sur de nouvelles statues de chair vivante.

— Tiens, Suzy n'est plus là ?

— Non, tu sais bien... Le patron l'a balancée... Elle devenait impossible... Trois soirs de suite, elle est arrivée en retard... Elle portait, sur les bras, des bleus, des traces de coups...

— Qui la remplace ?

— Une débutante... une nommée Josyane... Une belle môme, y paraît... Freddy nous a dit qu'elle allait toutes nous éclipser...

— Sans blague ?

— Oh ! te frappe pas. Tu sais bien qu'il dit toujours ça, à chaque nouvelle qu'il engage...

Josyane était maintenant installée. On lui avait désigné sa place — la place de Suzy — une place au bout de la rangée, une sorte de réduit coincé sous l'escalier de la scène. Les photos de celle que Josyane remplaçait étaient encore accrochées, de biais, près de la glace. Sa voisine, une brune aux cheveux frisés de caniche, était déjà arrivée. Elle lisait un recueil d'histoires sentimentales.

— Tu débutes ? demanda curieusement la camarade.

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Josyane...

— Où habites-tu ? Tu as un ami ? Tu vis seule ?

Cette avalanche de questions gêna tout d'abord la jeune fille. Mais celle qui l'interrogeait le faisait avec tant de candeur, avec si peu de malice, qu'elle devina dans cette curiosité une sorte d'attitude familière

(1) Voir « DÉTECTIVE » n° 419.

16479

Elles FEMMES NUES

à celles qui, chaque soir, se retrouvaient dans l'intimité surchauffée de cette serre à femmes nues.

L'arrivée d'une nouvelle est l'événement attendu, guetté par celles qui, toutes les nuits, tournent en rond, avec des gestes d'automates, sur la piste du dancing. De quoi parleraient-elles, à leurs moments de détente, ces gosses qui n'ont pas vingt ans et que la vie de Paris a jetées pêle-mêle, sans expérience, presque sans défense, sur l'ardent marché des plaisirs ? Sinon, de leurs petits secrets, de leurs petits soucis, qui parfois grandissent si vite, de leurs grands espoirs, qui parfois se rétrécissent si tôt ? Elles ont des frimousses d'arpètes, en rupture d'apprentissage, elles ont, pour présenter les mille et un accessoires du bazar aux voluptés, les gestes et les grâces des demoiselles de magasins offrant l'article réclame et le coupon en solde. Elles auraient pu continuer à trimer derrière un rayon d'alimentation ou de passementerie. Elles ont préféré passer les nuits à vendre du nu, leur nu, cette beauté du Diable que le music-hall moderne façonne et débite comme une matière première... Des ouvrières, en somme, qui pour avoir des mains soignées et suivre le chemin de leurs rêves, louent leur buste et n'ont fui une servitude que pour accepter une nouvelle captivité...

L'ambition légitime des jolies filles : devenir une grande vedette ; toutes le méritent, mais toutes ne seront pas élues.

Le père Bigoudi

— T'as du maquillage ?

— Voilà ce que j'ai apporté, dit Josyane.

Elle déploya, sur la tablette, ce qu'elle avait dans son sac mallette : du fond de teint, de la poudre, des crayons, du rouge à lèvres, et un pot de beurre de cacao.

— Bon, çà peut aller, pour ce soir; d'ailleurs, s'il te manque quelque chose, dis-le moi. Mais faudra que je te présente à notre fournisseur. Pas besoin de te déranger. Il passe ici chaque semaine. Les copines l'ont surnommé le père Bigoudi. C'est un vieux maniaque, qui n'a plus un cheveu sur le caillou, et qui vend au rabais, non seulement du maquillage d'artistes, mais encore des bas de soie, de la lingerie de femmes. Méfie-toi de lui, c'est un satyre, ce vieux-là. C'est à croire, ma parole, qu'il fait ce métier-là pour voir des femmes à poil... Bah ! faut pas se frapper et tu en verras bien d'autres... Si t'as encore des illusions sur les hommes, tu pourras, dans ce métier-là, prendre des leçons... T'as un copain pour t'aider, t'es entretenue ?

Josyane en avait pris son parti : il ne fallait pas songer ici à jouer les mystérieuses et les incomprises. Elle devait s'habituer à déshabiller son cœur, à le mettre à nu avec autant de franchise que son corps.

— J'ai eu un ami, presque un fiancé, avoua-t-elle, je le fréquentais, lorsque j'étais encore dactylo...

« Je vivais bien sage »

— Je vois c' que c'est, entama la grande brune, qui maintenant avait lâché son roman populaire, pour passer sur ses joues le fard rituel, mademoiselle a eu des peines de cœur et tâte maintenant la vie d'aventures... Eh bien, tu sais, tu n'ouvriras pas la série dans ton genre. Les hommes, ma poupée blonde, c'est tout des vaches... Moi qui t' parles, c'est un étudiant en médecine qui m'a débauchée. Je vivais bien sage, chez mes vieux, à Dijon, je suivais des cours de dessins de mode, ma mère est couturière et j'apprenais à faire des chapeaux. Mais je rêvais de cinéma, de music-hall, de théâtre. J'avais quinze piges, tu t' rends compte. Alors, y a l'apprenti-toubib qui m'a fait du boniment. « Faut Paris pour te lancer », qu'il me disait c' ballot-là. Je l'ai cru. J' l'ai suivi à Panam. Y m'a tellement lancée qu'y s'est mis à faire des dettes, que j'suis tombée malade et qu'on s'est plaqués. Après ?... et bien voilà... J'ai pas voulu rentrer chez mes parents, je m' suis pas senti la force de rester enfermée dans un atelier, j'ai songé au théâtre, au music-hall, mes rêves de môme. Mes parents ignorent c' que je fais à Paris, je leur ai écrit que j' travaillais chez une modiste. Tu parles d'une bobine qu'y ferait le vieux si, de passage dans la capitale — il voyage pour les huiles — y découvrait sa fille parmi les petites femmes nues d'un cabaret! Lui qu'a des idées bien pensantes et qu'est coléreux comme pas un. Tu parles d'un ramdam dans la baraque !

La grande brune, à cette pensée, en arrêta de passer sur sa peau son doigt enduit de crème, et prit un temps pour respirer :

— Tiens, c'est pas du charre, tu peux demander aux copines...

Troublante ressemblance

Un soir, c'était pendant le Salon de l'Auto, il y avait tout un tas de provinciaux dans la salle et soudain, au dernier rang, à demi-caché par un pilier, l'ex-future modiste crut reconnaître son père. Même visage, même taille, même lorgnon. Et avec ça une drôle de façon de la regarder, sous les verres de son pince-nez, lorsqu'elle s'avançait sur la piste, nue jusqu'à la ceinture... Cette troublante ressemblance, ce regard insistant, c'en était assez pour que la pauvre fille se sentit pâlir sous ses fards. Ses jambes devinrent en coton, ses pieds en plomb. Elle était comme clouée sur place et — dernier sursaut de pudeur surgie du fond de son enfance — ses mains, ses mains gantées se refermèrent sur ses seins nus.

Heureusement, la revue prenait fin. Délivrée, elle put à son aise mieux détailler le vieux, et tout de suite elle reconnut son erreur.

— Je lui ait fait payer — au sosie de mon père — une bouteille pour me remettre. Ça valait bien ça. Et puis, le bifteck avant tout. C'est la vie.

La loge maintenant était au complet. Les petites vendeuses de nu se déshabillaient, sous la lumière crue des ampoules. Les dernières répétitions avaient eu lieu en maillot de bain. Cette fois, il fallait se mettre nue puisqu'on allait répéter en costumes — ô ironie — une dernière fois, avant l'heure d'ouverture du spectacle. Leurs robes et leurs combinaisons enlevées, les gosses s'étaient enveloppées dans leur peignoir, ou dans leur kimono, et achevaient leur maquillage.

Les habituées, les anciennes, s'acquittaient de ces préparatifs en un tournemain. Etonnante métamorphose. A peine arrivées, elles avaient déjà accroché sur leurs chairs nues ces guirlandes de fleurs artificielles, ces colliers de fausses perles, ces harnachements de strass, de paillettes et d'aigrettes, parures d'illusion des corps sans voiles. Elles encourageaient maintenant les novices, elles les aidaient à se recoiffer, à se poudrer de la tête aux pieds, à fignoler ce maquillage d'un corps nu, qui consiste à rehausser de rouge la pointe des seins, et le creux du ventre.

« C'était plutôt la comédie... »

Il y avait, à part, Joysane, deux autres débutantes : une petite blondinette qui portait encore sur sa peau le hâle des plages et les traces de son maillot de bain, et une grande fille rousse, à l'accent campagnard, qui respirait la bêtise.

Le théâtre, expliquait-elle, avait toujours été son rêve, mais c'était plutôt la tragédie qui l'attirait. On lui avait dit que précisément, cette branche était assez encombrée, que les places y étaient rares, car les tragédiennes, qui mouraient, chaque soir, à la fin du sixième acte, avaient la vie dure. Pas contrariante pour deux sous, la grande rousse s'était proposée comme femme nue.

— En attendant... disait-elle.

Les rires fusèrent, mais la sonnerie d'appel avait retenti, et Freddy, le régisseur, avait fait une brusque irruption, en coup de vent comme toujours...

— Alors, tout le monde est prêt... Les nouvelles sont parées... Bon, ça marche... Alors, les enfants, tout le monde sur le pont. On répète seulement le dernier tableau, et ce soir, la revue passe en entier, une première fois à dix heures, la seconde fois, à minuit. Compris ? Allez, et qu'ça roule...

« Je n'oserai jamais »

Josyane était montée, la dernière sur le plateau, un peu honteuse tout de même d'être si nue, au milieu de ce troupeau d'inconnues. Elle songeait, avec un petit pincement au cœur, à l'heure où quelque dizaines de paires d'yeux se braqueraient sur elles, à l'heure où son âme de petite dactylo allait mourir dans le bain de lumières tièdes des projecteurs.

— Je n'oserai jamais, confia-t-elle à Lina, sa voisine de rangée.

— Bah ! c'est l'histoire d'un soir, on n'y fait plus attention après. Moi, je n'ai pensé à rien, le premier soir, j'étais trop émue...

— Eh bien, tu t'es rattrapée depuis, parce que, comme culot, qu'est-ce que tu traînes, intervint Mado, l'une des anciennes de la maison.

— Dis, si t'es pas contente, répliqua sèchement Lina.

— Parfaitement, j'suis pas contente, tu m'as encore fauchée un client, l'autre nuit, moi j'te fauche pas tes gigolos.

— Mes gigolos valent tes barbeaux.

Cette bouffée d'injures, mêlée aux relents des parfums, dans l'étroit couloir fardé de dessins équivoques, aggrava le malaise qu'éprouvait Josyane pour ses débuts de femme nue.

— Vous vous disputez souvent ? demanda-t-elle.

— Un peu tous les soirs. Parfois même, on se crêpe le chignon. Mais ça s'arrange toujours. C'est la vie d'artiste...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain :

LEURS AMOURS

Les gangsters avaient commencé la série de leurs exploits, en volant, à Lyon, l'automobile (ci-dessus).

LES GANGSTERS

Émules de Mandrin et de Cartouche, des bandits modernes, au volant d'automobiles volées, ont opéré, à la faveur des ténèbres, en cagoule et revolver au poing, dans la région de Grenoble, ville ouverte aux interdits de séjour... Ces gangsters 1936, au cynisme révoltant, mirent en état d'alerte un département entier... Voici la relation précise et détaillée de leur fantastique équipée...

Grenoble. (*De notre correspondant particulier*)

DANS une bourgade dauphinoise, à Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs, on montre encore avec orgueil la maison qu'habita Mandrin. Et si vous arrivez dans ce village, un jour de fête, vous ne serez pas surpris de voir en tête de la cavalcade un char prodigieux de hauteur sur lequel sera installé confortablement l'ancêtre des contrebandiers et des escarpes.

Et puis, les habitants, mines épanouies, vous taperont sur le ventre en vous disant :

— C'était un sacré gars. On est fier de l'avoir parmi nos aïeux.

Mandrin, Cartouche, images d'Epinal qui font pendant aux histoires merveilleuses du Chat-Botté et qui frappent les générations en herbe !

Bandits d'hier, à peine estompés dans l'esprit? Que non pas. Bandits d'aujourd'hui ressuscités, sous d'autres oripeaux, voilà tout, métamorphosés au goût du jour, modernes dans leur perfectionnement des moyens et l'accomplissement de leur sinistre besogne.

Ils ont opéré hier, en cagoule, revolvers au poing, repérant leurs victimes sous les feux convergents de leurs voitures volées, sur le coup de minuit, dans une des plus belles villes de tourisme de France : Grenoble.

Tel est le fait ahurissant qui dans la nuit du 3 au 4 novembre courut au long des fils téléphoniques, alors que les brigades alertées tendaient, dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, leurs redoutables rêts.

La chasse aux passants

Ce fut une véritable chasse à l'homme organisée minutieusement comme on le verra et dont les épisodes avaient été réglés à l'avance par la froide lucidité d'un chef.

Combien étaient-ils émergeant de deux autos arrêtées dans un affreux grincement de freins ? Six, huit, dix... Ils formaient en tout cas un groupe patibulaire. La place de la Bastille était déserte. La brise soufflait sur les dernières fleurs tremblotantes. Minuit sonnait.

Il y eut un court conciliabule. Puis les deux automobiles démarrèrent à nouveau. Elles s'enfoncèrent à toute allure vers le centre de la cité.

Cinq minutes plus tard, elles avaient gagné le lieu de leurs exploits : la place Paul-Mistral.

Quatre piétons : M. André Jacques, ingénieur à Grenoble, demeurant à la pension Eymin, rue Barnave, et sa fiancée ; M. Robert Rems, ingénieur, 7, rue Krugger, à la Bajacure, qu'accompagnait une amie, traversaient précisément la place. Tout à coup, à la hauteur du monument des Diables Bleus, les promeneurs furent dépassés par les deux véhicules. Le premier s'arrêta juste à la hauteur de M. Rems et de sa compagne qui marchaient en tête, devançant leurs amis d'une dizaine de mètres. Deux individus, vêtus de pardessus et coiffés de chapeaux mous, les traits dissimulés sous une cagoule foncèrent.

D'une voix sourde, en appuyant leurs revolvers sur la poitrine de leurs victimes, ils murmurèrent :

« Vite, vite, du flousse, où vous êtes morts. »

Les noctambules obtempérèrent. Seul M. Rems, l'ingénieur, sembla manifester quelque lenteur.

Un troisième individu descendit de la première voiture :

— C'est dommage de refroidir une jolie gueugueule comme la tienne ! ricana-t-il.

— Allons, les bras en l'air, ou ça va barder !

Le coup réalisé, les deux véhicules démarrèrent lentement, sans bruit, comme ils étaient venus, en tapinois.

Un quartier sous la terreur

Et c'est alors que véritablement la chasse aux passants commença :

A cet instant précis, sur un nouvel ordre, semble-t-il, les automobiles foncèrent, à une vitesse record ; elles parcoururent la ville. Dès qu'un groupe de passants était en vue, les conducteurs stoppaient, les faisceaux des phares étaient dirigés dans la figure des malheureux.

Des hommes bondissaient à terre et le même commandement impérieux retentissait dans la nuit :

« Ton flousse où t'es fait ! »

Les portefeuilles dérobés étaient jetés pêle-mêle dans la seconde voiture où une équipe « spécialisée » procédait à l'inventaire.

Sur le coup d'une heure, l'homme qui tenait le volant de la première voiture se pencha par la portière et hurla :

— Ça suffit. On met les bouts...

Grenoble fut traversé à nouveau en trombe, la place de la Bastille fut littéralement « franchie » par-dessus les refuges.

Un Grenoblois qui rentrait chez lui et qui assista à cette fuite éperdue, eut l'idée de tirer sa montre. Il était très exactement minuit cinquante. La fantastique randonnée avait duré moins d'une heure.

L'état d'alerte

A une heure du matin, le département de l'Isère était virtuellement en état d'alerte. A Grenoble même, Sûreté, Gendarmerie, Police municipale entreprenaient de promptes recherches. Les automobiles de la gendarmerie partirent dans toutes les directions.

A quarante kilomètres de là, aux quatre points cardinaux, des barrages coupaient les routes. Les gendarmes arrêtaient les automobilistes. Il fallait montrer patte blanche.

Des renseignements recueillis sur place, à Grenoble, orientèrent les recherches.

« On les a vus sur la route de Lyon. » « Ils ont

Faonet, Nief et le chef de la bande Gonin, trois redoutables bandits qui avouèrent avoir commis plus de vingt huit agressions dans la région de Grenoble.

bifurqué à Moirons. » « On les signale à Saint-Marcellin. » « Ils ont sauté un barrage. »

On apprit bientôt que l'une des voitures était immatriculée : 9094.P.F.

Une heure plus tard, ce véhicule était découvert, abandonné, à Saint-Marcellin.

La piste était bonne. On la suivit méticuleusement.

Les bandits étaient certainement sortis du département de l'Isère.

Les barrages s'étendirent sur la Drôme, les Savoies, les Hautes-Alpes.

Coup de théâtre

Au crépuscule de cette première journée de recherches infructueuses, M. Foex, chef de la Sûreté Lyonnaise, fut informé qu'un de ses indicateurs désirait le voir d'urgence. Il y eut dans le fameux bureau de la rue Saint-Jean de mystérieux conciliabules. Puis le chef partit en coup de vent. Dans son sillage, des inspecteurs s'engouffrèrent. La seconde voiture de la bande, la 6243 P.F., venait en effet d'être retrouvée dans la banlieue de Saint Fons :

Les gangsters avaient cherché refuge à Lyon.

Le formidable appareil de la justice se mit en branle.

De minute en minute, le téléphone crépita : « Ils se sont effectivement ravitaillés en essence à Saint-Marcellin, en cambriolant un poste de carburants. » « On signale leur passage à Valence, vers 9 heures. » « Ils ont provoqué un accident dans cette même ville, place Madier-de-Montjan. » « Ils ont pris la direction du Midi. »

La conviction de M. Foex était déjà faite.

Et une magistrale souricière fut tendue dans l'ombre propice des bas-quartier, là où les « patibulaires » se donnent rendez-vous, le soir, après que leurs régulières leur aient apporté la substantielle galette, affligeante recette d'une misérable journée d'amour...

Pincés

Le 26 de la rue Paul Lafargue, à Villeurbanne, était le siège depuis plusieurs semaines d'une assez troublante activité. Avec des airs de conspirateurs, on voyait, à certaines heures, arriver des inconnus. On les eut pris aisément pour des sans-logis regagnant honteusement quelque infect taudis plutôt que pour des « affranchis » vivant largement du fructueux négoce des combines !

L'homme qui leur donnait asile était un forain du nom de Nief, âgé de 26 ans.

Or précisément, une des trappes de la souricière tendue par M. Foex aboutissait à l'allée du marchand-forain. L'attention de la police avait été en effet attirée par ces rendez-vous insolites.

Autour de la trappe, on disposa les robustes carrures d'une douzaine d'inspecteurs. Elles se confondaient, ces carrures, avec la lèpre sale des murs usés.

Successivement arrivèrent six hommes et une femme.

Rien ne bougea au dehors.

Quand le dernier fut entré, les ombres se mirent en mouvement, et le cercle décrit par elles allait en se rétrécissant. Les policiers eurent alors une des plus fortes émotions de leur carrière. L'aîné de ces escarpes n'avait pas trente ans !

Et celui qui paraissait être leur chef en avait dix-neuf !

Six des bandits muselés par les inspecteurs Rodot, Jouvence, Paillechet, Movandy et leur chef Girial.

« Allons, ouste, au poste », commanda M. Foex. Et sous bonne escorte, la bande prit le chemin de la rue Saint-Jean.

Ils déclinèrent leurs noms : Charles-Eugène Ivrard, 110, rue Emile-Zola ; Jules Gonin, dit « La Resquille », 19 ans, 5, rue Paul-Verlaine ; Guerenner, marchand-forain, 119, rue Château-Gaillard ; Roger Faonet, 26 ans, rue d'Alsace ; André Moulard, Georgette Vorret, femme de Nief, 23 ans.

Cuisinés, mis sur le grill, retournés, ils avouèrent tout ce qu'on voulut, même bien plus.

C'est Gonin qui eut l'idée de la razzia sur Grenoble ; les voitures étaient des machines volées, bien entendu.

L'une, n° 9094 P. F., appartenait à M. Guiraud ; l'autre, la 6243 P. F. était celle de M. Pouhard, habitant 257, Grand' Rue, à la Guillotière ; toutes deux avaient été volées, avec une adresse déconcertante, lundi vers 21 heures, boulevard des Hirondelles, à Lyon, où elles se trouvaient en stationnement.

Comme M. Foex demandait au chef à combien se montaient les méfaits de sa bande, celui-ci réflechit un instant et répondit en crânant :

« Nous avons commis vingt-huit agressions ! »

A cet instant, les autres commencèrent à ricaner. Le morbide bacille qui leur fit déclarer bataille à la société organisée reprenait virulence.

Et au souvenir de ces mauvaises actions, ils reprenaient conscience de leur puissance de mauvais hommes.

L'automobiliste masqué

Est-ce à l'un des membres de la bande qu'il faut attribuer un attentat d'un genre très différent, semble-t-il, de prime abord, mais qui pourrait bien, tout de même, être leur fait ?

Voici l'histoire dramatique que nous a contée la jeune fille, Mlle Georgette Brunet, demeurant chez ses parents 21, rue Lackmann à Grenoble :

— Je venais de quitter l'atelier où je travaille chez Mme Reboud, rue du Manège. Je rentrais chez mes parents lorsque, rue Casimir-Périer, je fus accostée par un homme qui se tenait adossé contre une voiture, tous feux éteints, dont la portière arrière était ouverte. L'homme me saisit par la taille et me tira violemment pour me faire entrer dans le véhicule. Je criai alors de toutes mes forces. Il lâcha prise et bondit dans l'auto. Je suis sûr qu'il n'était pas seul. Il était âgé d'une trentaine d'années. Il était vêtu d'un pardessus foncé, d'un chapeau mou et un foulard lui cachait la figure jusqu'aux yeux. »

Jusqu'à présent, il n'a pas été possible à la Sûreté grenobloise d'établir une correspondance entre cet attentat — d'ailleurs manqué — et les exploits des bandits que je vous ai relatés plus haut.

Kidnapping à Romans

Enfin, laissez-moi vous relater un autre fait-divers — raté lui aussi — qui a eu pour théâtre, Romans, dans l'Isère. Personnellement, je crois à une plaisanterie et je ne vous le donne que pour ce qu'il vaut :

M. Boiron, industriel à Romans, recevait, ces jours-ci, une lettre anonyme dans laquelle l'auteur lui enjoignait de déposer 50.000 francs sur le mur de sa propriété, à défaut de quoi, sa fillette âgée de 13 ans, serait tuée.

Naturellement, la police fut alertée et elle tendit ses filets. Mais ce fut en vain. Le kidnapper (s'il ne s'agit pas d'une manœuvre de mauvais plaisant) ne se révéla point. Tout au plus, la police put-elle recueillir la déposition d'une voisine de l'industriel qui aurait remarqué, un après-midi de la semaine passée, une voiture grise, ayant stationné plusieurs heures à proximité de la demeure de M. Boiron.

Je m'empresse de vous dire que cette histoire ne me paraît pas présenter un caractère dramatique. Je crois à une mystification ou à un acte de fou.

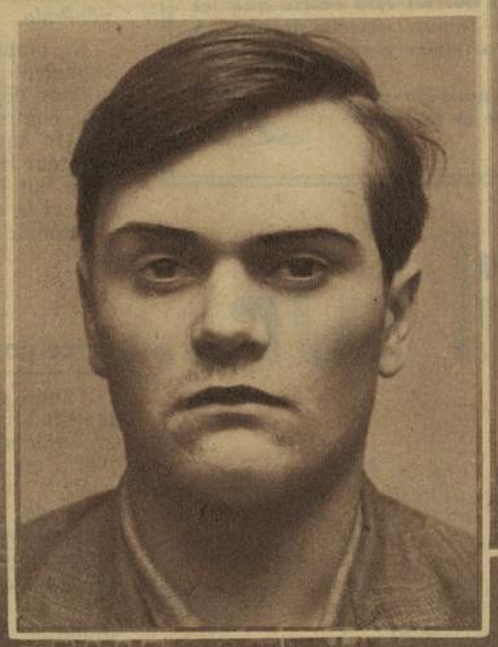
Mais tout de même, ne trouvez-vous pas que notre région grenobloise est fortement à l'ordre du jour, cette semaine ?

Serait-ce que Grenoble, ville ouverte aux interdits de séjour, semblerait plus propice aux mauvais coups des malfaiteurs ?

C'est une autre histoire, dont je reparlerai bientôt.

R. GANDRILLE.

Ceux-ci, à droite, Ivrard, Moulard et la femme de Nief, Georgette Vorret, n'étaient pas moins dangereux et ne furent pas moins cyniques que leurs compagnons.



DE GRENOBLE

AVEUX

Un chef : M. Moitessier, le nouveau directeur de la Sûreté Nationale.

Une heureuse nomination

M. Moitessier, ancien préfet du Gard, est entré le 1er novembre dans ses fonctions de nouveau directeur de la Sûreté nationale. Il succède à M. Magny, nommé ministre de France en Finlande.

Le nouveau directeur de la Sûreté est tout aussi souriant que le précédent. Car il affronte les lourdes difficultés de sa charge avec un « cran » décidé.

Cette disposition annonce un chef énergique qui produira sûrement une besogne éminente.

♣♣♣

A propos d'une décret-loi

Depuis près de deux ans, un décret-loi interdit au Contrôle des Recherches de la Sûreté nationale d'effectuer directement aucune filature, ni aucune arrestation.

Les policiers appartenant à cette organisation doivent se borner à réunir des dossiers concernant les « affaires » et à les transmettre aux différents services auxiliaires qui en ont besoin.

Ainsi, la haute administration de la rue des Saussaies n'est en quelque sorte qu'une gare de triage où s'effectue la manutention d'une énorme paperasserie.

— Nous autres qui avons la vocation de notre métier, disent les policiers mécontents, nous voudrions bien qu'on nous délivre de ce rôle de ronds-de-cuir...

Ils ont raison ! Les policiers ne sont pas faits pour être des fonctionnaires sédentaires. M. Moitessier le comprendra mieux que tout le monde.

Dès lors, il s'empressera de demander la suppression du décret-loi qui paralyse l'activité de ses collaborateurs, autant qu'il nuit à l'intérêt de la société.

♣♣♣

"Derrière les grilles"

A Metz, un Algérien du 6e Train des Equipages, Aïssa Mechacha voulait aller en prison pour, disait-il, « se reposer derrière les grilles ». Econduit par le chef de poste qui ne pouvait, sans motif, lui donner satisfaction, il l'injuria et fut incarcéré.

A peine en cellule, il brisa des vitres. Pour bris de clôture et injure à un supérieur, l'étrange tringlot a été condamné, par le tribunal militaire de Metz, à trois mois de prison.

Aïssa Mechacha est satisfait !

NOTRE VOIX

SEPARATIONS DE BIENS FRAUDULEUSES

NOTRE souci de justice nous pousse à dénoncer toutes les fraudes les plus subtiles et, notamment les artifices « imaginés » par les plaideurs malhonnêtes pour se soustraire aux conséquences de leurs fautes.

L'une des fraudes les plus répandues est le régime de la séparation de biens obtenu par un débiteur qui se sent traqué et qui lui permet de faire passer tous ses biens au nom de sa femme.

La séparation de biens s'obtient par un jugement lorsque, dit le Code, les mauvaises affaires du mari mettent en péril la dot de la femme. S'il est vrai que l'épouse d'un commerçant endetté mérite protection, les créanciers du mari la méritent autant. Et même davantage, car la déconfiture s'explique souvent par un train de vie dispendieux, un luxe dont l'épouse, à l'inverse du créancier, a profité. S'il y a donc à choisir entre deux victimes, nous donnons la préférence à celui-ci plutôt qu'à celle-là, et c'est pourquoi nous nous indignons de la fraude que constituent tant de jugements de séparation de biens rendus par des tribunaux mal informés ou trompés par la production de documents fallacieux, tels que des reconnaissances de dettes fictives.

Les abus en cette matière ont été scandaleux ; l'escroquerie est d'autant plus grave que ce sont les juges eux-mêmes à qui l'on extorque une sentence.

Grâce à cette fraude que nous signalons, des escrocs ont pu continuer à se prélasser dans le cadre confortable, réalisé par leurs rapines. Qu'importe l'étiquette et le titulaire du bail ! L'appartement est au nom de la femme, les meubles, sa propriété juridique ; il n'est, lui, qu'un insolvable qui continue à jouir tranquillement du bien malhonnêtement acquis, mais il n'est pas le seul coupable.

Il est assisté d'une complice, sa femme, qui joue le rôle d'un receleur. C'est un détournement d'actif qui a été commis avec le concours parfaitement organisé des deux époux. Nous demandons une réforme précise : le retournement des rôles, le renversement de la preuve. Quel que soit le régime matrimonial, il devrait être édicté que les créanciers ont un pouvoir d'appréhension général, sauf à la femme séparée de biens à prouver par des documents irréfutables qu'elle est bien propriétaire personnelle des biens qu'elle revendique.

L'impuissance à faire exécuter des décisions judiciaires, nous l'avons dit souvent, est une des causes qui ébranlent le plus la confiance en la justice et c'est là, pour un Etat civilisé, un redoutable mal.

D.

un coup d'œil sur...

L'HOROSCOPE D'UN ENFANT MARTYR

S'IL est des destins ensoleillés, du berceau à la tombe, le plus grand nombre ne comporte-t-il pas ces séries alternantes où la satisfaction s'intrique à l'épreuve ? Mais que penser de ces existences maudites qu'un génie maléfique semble couver de ses ailes sombres. Telle fut celle de l'enfant dont voici l'horoscope. Un coup d'œil sommaire suffit à y discerner les plus funestes indices accumulés sans la moindre compensation.

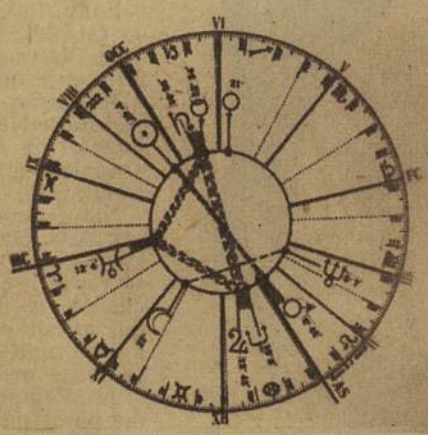
A l'instant où naquit Maurice Tanneau-Moyse, Uranus culminait au méridien, à 90° (quadrature) de Saturne et Mercure d'une part, de Jupiter et Pluton de l'autre. De plus, à l'horizon oriental — point d'une importance extrême — Mars rétrograde serrait, à 1°, l'opposition du Soleil en chute dans le Verseau. Quatre corps sidéraux s'opposent donc dans celles des zones techniquement nommées « maisons », où l'astrologie localise depuis toujours ses pronostics les plus graves. En revanche, pas un significateur favorable, pas un rayon bénéfique, pas un sourire des astres sur ce thème effrayant.

Venu au monde sous de cruels auspices, l'infortuné bambin y a langui, exclus des joies les plus normales, rebuté, meurtri, maltraité.

Un dernier heurt, une ultime brutalité, causa sa mort, à l'heure où la Lune progressée se joignait à Mars sous les rayons destructeurs d'Uranus.

A le savoir délivré de son enfer terrestre, qui ne ressentirait du soulagement ?

Paul-Clément JAGOT.



ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF A)	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF B)	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective"

Directeur :
MARIUS LARIQUE

SECRETS

Mrs Lily Kenny réclame le premier prix du Marathon des mères.

Le « Marathon des Mères »

Le « finish » de la surprenante course aux bébés eut récemment lieu à Toronto, au milieu de l'émotion générale.

Et, tandis que les concurrentes réclamaient leur part des cent mille dollars, déjà l'opinion publique s'élevait contre l'immoralité de la course. Un haut fonctionnaire d'Ohio, le sénateur Hepburn, déclara que c'était là le fait le plus répugnant de l'année, et le concours de Toronto a été surnommé « le Marathon des Folles ».

♣♣♣

Farce posthume ?

Tandis que Mrs Lily Kenny réclamait la totalité du prix, avec ses douze enfants nés en dix ans, Mrs Tipleck, qui arrivait « placée », cherchait à disqualifier sa rivale. Une mère de famille nombreuse convia ses amis sur la tombe de son défunt mari, auquel elle devait son importante progéniture.

Devant le tour fantastique que prend le concours, on commence à se demander, à Toronto, si le feu Miller, créateur du Marathon, ne voulut pas se moquer du public ? Miller fut, en effet, de son vivant, un grand farceur qui se plaisait à envoyer à ses amis des cigares explosifs et autres surprises désagréables.

S'il s'agit d'une farce posthume, elle a pleinement réussi !...

♣♣♣

Un condamné exigeant

Un juge du tribunal de Londres, Sir Percival Clarke, ayant condamné à trois ans de prison le cambrioleur récidiviste Le Williams, celui-ci manifesta le plus vif mécontentement.

— Pourtant, s'écria Sir Percival la peine n'est pas trop sévère ! Je ne vous ai donné que trois ans !...

— C'est, précisément, ce qui m'ennuie, avoua Williams : les détenus condamnés à trois ans ne sont astreints qu'à coudre des sacs..., ceux qui en ont pour quatre ans, apprennent un métier manuel. Et c'est ce qu'il me faut pour devenir un honnête homme !...

Frappé par le sens pratique de Williams, le magistrat « commua » sa peine, en lui donnant une année supplémentaire.

La mise en page de ce numéro est de
J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

LADY L..., A DUBLIN. — J'ai à peine trente ans et la fâcheuse patte d'oie griffe mes tempes. Les massages n'y font rien.

Ou bien vous avez considérablement et brusquement maigri, ou bien vos mouvements d'expression sont excessifs : par exemple vous riez trop. Pas de massage pour la patte d'oie. Il ne serait efficace qu'assez appuyé et alors la région traitée risquerait fort de se couperoser. Découpez dans du linon fin deux lunules s'ajustant bien aux régions sous-orbiculaires et débordant ces régions de manière à recouvrir le réseau des rides. Passez sur ces lunules, du bout des doigts, un peu d'huile d'amande douce, juste de quoi imprégner le tissu. Chaque soir, étalez sous vos yeux et sur les pattes d'oie le skin-food suivant :

Lanoline anhydre décolorée	20 gr.
Vaseline Chesebrough	60 gr.
Huile de ricin	5 gr.
Paraffine	3 gr.
Eau distillée de bleuets	20 gr.

Appliquez alors les lunules grâce auxquelles le produit ci-dessus agira toute la nuit. Essayez aussi d'engraisser un peu. Un panicule graisseux local viendra tendre l'épiderme là où celui-ci s'était creusé.

JEANNE M..., A NANTES. — A force de lire des histoires de meurtre par impulsion violente ou passionnelle, j'en suis venue à craindre pour moi cette éventualité.

Ce que nous appréhendons nous arrive rarement : ce sont les malheurs auxquels nous n'avions jamais pensé qui surviennent. Pour donner une base objective au retour de votre tranquillité, je vais vous dire comment discerner, à leurs mouvements graphiques, les impulsifs dangereux et les violents en puissance. Examinez l'écriture de tous ceux qui ont affaire à vous. Sans être grand clerc en graphologie, chacun peut reconnaître l'écriture aux caractéristiques exagérées, signes de penchants excessifs ; l'écriture aux traits lancés des impulsifs, l'écriture anguleuse des caractères difficiles, l'écriture massuée indice de dispositions par trop despotiques, et l'écriture acérée (traits horizontaux, triangulaires, pointus et courts) des méchants. Plus difficile à bien voir : l'écriture monotone, stéréotypée, suivie d'un paraphe enclavé et lancé révèle une rumination sournoise qui aboutit parfois à la démence meurtrière.

R..., A CHERAY - SAINT - GEORGES - D'OLERON. — Y a-t-il de vrais moyens occultes de rendre à quelqu'un le mal qu'il vous a fait ?

J'ai la certitude du fait qu'une animosité profondément et constamment sentie engendre une émission d'ondes psychiques qui se transmettent à l'objet de cette animosité et l'affectent dans une mesure appréciable. Tous les procédés, toutes les recettes empiriques des grimoires de sorcellerie n'ont d'autre efficacité que d'exalter la pensée de l'officiant à un degré voisin du délire. Dans un tel état ses irradiations atteignent une vigueur dont les effets ont été souvent observés. Faut-il ajouter que ces pratiques ébranlent nécessairement le système nerveux de l'émetteur et parfois sa raison ?

Ecarter de soi et bannir de sa pensée ceux qui vous nuisent : tel est le sage principe qu'observent les vrais initiés.

UN AVIATEUR. — J'ai la ligne de vie coupée à un centimètre de son origine. Une voyante m'a expliqué que cette interruption se trouvait chez ceux dont la vie est courte. Est-ce exact ?

On trouve cette particularité dans des mains de vieillards : preuve expérimentale qu'elle n'augure pas ce que l'on vous a laissé craindre. En réalité, la ligne dite de vie paraît en rapport avec la vitalité non pas avec la longévité. Interruption signifie mise en veilleuse momentanée de l'activité organique ; disons maladie. Mais à un centimètre de l'origine de la ligne, se marque un âge que vous avez dépassé : vous avez subi un grave assaut pathologique vers 15 ans. Si, dans la continuation de son cours, la ligne est nette, plus rien à craindre. Quant à la durée de la vie, les chirologues actuels la mesurent selon un barème établissant la moyenne entre toutes les lignes. N'oubliez pas que tout cec est encore conjectural. La chirologie est n chapitre — en formation — de la miologie générale.

ALBERT G..., A PARIS. — Je suis né pendant une éclipse de soleil. Ceci présagerait, m'a-t-on dit, de grands malheurs.

A moins qu'il ne s'agisse d'une éclipse totale et visible du lieu où vous êtes né, vous pouvez vous rassurer. L'effet de cette conjonction, si aucun aspect favorable ne vient en modifier l'influence, marquera simplement une certaine délicatesse de l'organe visuel, de l'instabilité organo-végétative, une difficulté particulière à concilier votre imagination et votre raison et un risque de veuvage vers la 45e année.

A divers lecteurs. — Nous donnerons prochainement à cette place les pronostics de l'astrologie pour l'avenir imminent. Soyez d'ores et déjà pleinement rassurés : vos craintes sont absolument vaines.

ROBERT L... — Un camarade de classe m'a affirmé que Nick Carter vivait encore.

Il vit encore dans la féconde imagination d'un écrivain américain : Harrison Keith actuellement chargé de tailler de la besogne au fameux détective innové il y a 50 ans par John Russel Coryel et fort habilement perpétué par Thomas Harbough puis par Ransellaer Dey. Ce dernier est l'auteur des fascicules traduits et publiés en langue française et d'un millier d'autres qui existent uniquement en anglais.

A. S., A TOULOUSE. — Je suis affligé d'un bégaiement que je ne puis surmonter. J'ai essayé l'autosuggestion qui ne m'a donné aucun résultat.

Assurez-vous, auprès d'un oto-rhino-laryngologue, que votre appareil vocal est bien constitué. Ensuite rééduquez, matériellement, musculairement, votre articulation par des exercices attentifs et réguliers de diction, effectués soit seul à l'aide d'un manuel, soit sous la direction d'un professeur. Vous serez tout surpris de constater que vous acquérez de la sûreté dans la prononciation des consonnes. Quant à l'autosuggestion, sachez que pour être efficace, elle doit consister non pas en la répétition mécanique d'une formule, mais en représentations claires de l'effet à obtenir : Imaginez-vous vous entendre vous-même parler distinctement et rayez de votre vocabulaire le mot « bégaiement ». Substituez-lui l'expression « facilité d'élocution » en fixant bien dans votre esprit la conviction que vous êtes en train d'acquérir cette facilité.

JEANNE MAI. — 1° Mon fils voudrait savoir si son avenir est dans la carrière militaire.

Monsieur votre fils, puissamment influencé par Mars, manifesterait au combat une intrépidité remarquable. Il a, d'autre part, grâce à de bonnes qualifications mercuriennes, les dispositions voulues pour devenir un excellent instructeur. On doit ajouter qu'assez indocile, impulsif, instable, il ne s'adapte pas aisément aux obligations de la discipline, ni aux astreintes administratives de la vie militaire. Il a le goût de l'aventure comme celui du risque. Tout dépend donc du genre d'affectation, d'emploi qui lui sera attribué. Conseillez-lui de ne commettre aucune imprudence en matière de natation ou de navigation.

2° Pour vous-même : Pour répondre à votre question, il nous faut l'heure exacte de votre naissance.

AUX ANXIEUX DE L'AVENIR : RASSUREZ-VOUS A TOUS LES POINTS DE VUE.

Vos appréhensions semblent justifiées, mais elles ne se vérifieront pas. Depuis quelques mois déjà les influences sidérales significatrices des déboires mondiaux s'affaiblissent, tandis que gagnent progressivement en efficience les conjonctures planétaires annonciatrices de temps meilleurs. D'ici la fin de l'année, le « climat » économique, social et extérieur se teintera de sérénité comme une aube naissante après une trop longue et trop sombre nuit. En particulier, la deuxième quinzaine de décembre cristallisera en faits précis nos pronostics. A ce prélude succéderont de plus amples harmonies dont l'épanouissement, bien qu'entravé par certains heurts, deviendra manifeste vers le milieu de 1937.

Confidences de "Détective" | **BON n° 3**

UN NOUVEAU MIRACLE DE LA RADIESTHÉSIE

Les couleurs que nous portons, celles qui nous entourent, jouent sur notre organisme un rôle considérable. Ces forces radioactives, trop négligées jusqu'à ce jour, peuvent être facilement dirigées, pour le plus grand profit de notre équilibre moral et de notre santé. Or, les soucis, les insuccès, la malchance, ne sont dus, neuf fois sur dix, qu'à un mauvais équilibre.

Des milliers de personnes, dans le monde entier, ont appris à utiliser l'action bienfaisante des couleurs et sont émerveillées des résultats obtenus dans tous les domaines : santé, affaires, examens, timidité... Ne dites pas : « J'ai tout essayé en vain! » Jamais rien de semblable ne vous a été offert. Nos ancêtres connaissaient-ils la T.S.F. et l'électricité? Vivez avec votre époque et par les radiations colorées, goûtez enfin le calme, l'optimisme, le bonheur et la réussite que vous méritez si bien.

Cette méthode scientifique et inédite est simple, peu onéreuse, à la portée de tous. Je vous donne un vrai conseil d'ami : lisez sans tarder le très intéressant petit livre envoyé par le radiesthésiste D. Guibert, 3, rue Sarrail, Chatou (S.-et-O.), contre 2 francs en timbres.

JEAN-CLAUDE BERTIER.

Vient de Paraître

LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)

L'AMOUR ET LE MARIAGE
Docteur C. STOPES

L'ÉDUCATION INTIME
(La Leçon d'Amour)
P. AULAIN

Chaque volume fco domicile en paquet clos contre remboursement de . . . . 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, 25 - PARIS XIVe

ACCORDÉONS — Instruments de musique

Vente directe du fabricant aux particuliers
— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov).
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

BLENNORAGIE
Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. O Sourcin 31, rue la Boétie, Paris (8e) Paris (9e) GONEPHAL NOTICE Fco

250fr. le mille adress. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Gratis. Ecr. seul Ets **Spirex**, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1er.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES
Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applicat.). **Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.**
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente,
INST. BIOLOGIQUE. 59, rue Boursault, PARIS-17e.

RÈGLES douloureuses, irrégulières, normalisées par la **FANDORINE.**
CHATELAIN, P. de Valenciennes, Paris. 9 frDES1

Enquêtes. Recherches. Filatures. Preuves p. divorce. Missions délicates p. maître détective ex-insp. Sûreté. Opère lui-même. SEGUIN, 51, rue Richer, Paris. Prov. 84-40.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en **trois jours**, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or et est envoyé gratuitement sur demande.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (219 T. A. J.) Londres W1

3 FOIS ! plus d'encre ! TRANSPARENT

Le porte-plume à réservoir visible
DE GRANDE MARQUE
Presque Gratuit

GARANTIE 10 ANS

Ce nouveau stylo ROOSEVELT - TRANSPARENT, à l'encre entièrement visible dans le réservoir, permet de constater à chaque instant la contenance de l'encre. D'une qualité inégalable, ROOSEVELT-TRANSPARENT dépasse de loin les stylos même d'un prix élevé. Il est d'un fini extrêmement soigné et, avec ses perfectionnements inconnus à ce jour, une véritable révélation pour les connaisseurs. ROOSEVELT - TRANSPARENT est muni d'une plume anglaise hors pair avec une pointe spécialement renforcée, et la tige de l'écoulement en échelle assure l'arrivée constante et régulière de l'encre. Le réservoir transparent est en matière incassable et contient 3 à 4 fois plus d'encre qu'un stylo ordinaire. ROOSEVELT - TRANSPARENT est d'une construction à toute épreuve et pratiquement inusable. Il écrira dans 10 ans comme le premier jour.

Comparez, jugez vous-même

Pour introduire le ROOSEVELT-TRANSPARENT, apprécié par les usagers du monde entier, nous voulons avoir votre opinion. Nous distribuons aux lecteurs de ce journal qui nous en feront demande et avant l'ajustement de nos prix un nombre strictement limité des stylos ROOSEVELT - TRANSPARENT au prix dérisoire de réclame de

15 francs le stylo

Nous livrerons les ROOSEVELT - TRANSPARENT, à ce prix à raison de deux stylos au maximum par lecteur ; par la suite, on pourra se procurer le ROOSEVELT - TRANSPARENT dans tous les bons magasins au prix normal. Cette distribution de propagande a lieu a une seule condition : après trois mois d'usage, vous nous donnerez votre opinion sur le ROOSEVELT - TRANSPARENT. Nous sommes persuadés que le sacrifice financier que le fabricant s'impose en vue d'une propagande commerciale permettra à chacun dans un bref délai d'apprécier le ROOSEVELT-TRANSPARENT à sa juste valeur. Le ROOSEVELT - TRANSPARENT se distingue par sa forme très moderne et super-élégante et satisfera les goûts les plus raffinés.

Hâtez-vous de nous envoyer votre demande avant l'ajustement de nos prix en remplissant dûment le coupon. L'expédition se fera jusqu'à l'épuisement de la quantité sacrifiée dans l'ordre de l'arrivée des demandes.

COUPON

ROOSEVELT-STYLO'S Dép. T.D., 3, Cité Trévise, Paris-9e

Veuillez m'envoyer par paquet recommandé, contre remboursement (1-2) ROOSEVELT-TRANSPARENT au prix de 15 francs, frais d'envoi en plus. Après 3 mois d'usage, je vous ferai connaître mon opinion sur ROOSEVELT-TRANSPARENT.

Nom .....

Adresse .....

Tue... le vieux!

Avignon
(*De notre correspondant particulier*).

La nuit était déjà tombée, en cette fin de journée d'automne, lorsque les gendarmes de la brigade de Tain-l'Ermitage, la petite bourgade dont les vins ont répandu par le monde le renom des Côtes-du-Rhône reçurent la visite d'un jeune homme, grand garçon aux traits assez fins, aux yeux vifs sous les cheveux noirs et frisés.

— Tiens ! dit le maréchal des logis Aubert, le fils Roussel ! Qu'est-ce qui s'est encore passé ?

Ce grand jeune homme, Louis Roussel, venait en effet souvent à la gendarmerie de Tain pour expliquer avec abondance que son père, propriétaire cossu du domaine de la Planette, sur le territoire de la petite commune de Beaumont-Monteux, toujours saoul, le battait ainsi que sa mère.

Cette fois, Louis Roussel, les tempes moites de sueur, s'écroulait sur une chaise et répondait, dans un souffle :

— Cette fois, ça y est, j'ai tué le vieux !

●●●

Il fait sombre. L'immense et généreux verger de la Planette est silencieux et terrible.

Dans la cuisine, entre la table et l'âtre, le corps du « vieux » est étendu sur les dalles froides. La moitié de la tête est arrachée.

Assise sur un banc, muette, glacée, un mouchoir à la main, mais les yeux secs, la femme du mort, la mère du parricide, attend...

●●●

Les magistrats du Parquet de Valence ne recueillaient de la bouche de la mère, Charlotte Devienne, désormais veuve Roussel, femme de quarante-cinq ans, aux traits burinés par la fatigue, que cette seule déclaration, constamment répétée :

— Je suis malheureuse. Il y a trop longtemps que cela durait... c'était un martyre. Il me reprochait tout et, depuis longtemps, il voulait tuer le petit... Louis ! mon petit Louis ! mon fils unique ! C'est moi qui aurais dû mourir !

Et Louis, le parricide, dans le bureau de la gendarmerie, expliquait :

— Le vieux avait pris son fusil et disait à ma mère : « Tu crois me rouler avec l'inventaire de nos biens que tu as fait faire par le notaire de Chanos-Curson, mais c'est moi qui t'aurai ! » J'entendais tout ça de l'écurie. J'accourus, je vis ma mère tremblante, mon père hors de lui, le visage hagard. Je dis à maman : « Va t'en », quand je fus seul avec le père, que je n'avais pas quitté des yeux, je lui arrachai le fusil des mains et je tirai trois fois.

●●●

Navrant, pitoyable, écœurant... Le drame allait en rester là. Mais, dans la ferme de la Planette où ne vivait plus qu'une femme seule, arrivaient, le lendemain du crime, le frère de la victime, Marcel Roussel, chauffeur à Roussillon, dans l'Isère, et son beau-frère, M. Rouby, cafetier au Péage-de-Roussillon, dont la femme était la sœur du père Roussel.

Le corps de Roussel, demeuré sur la table de la cuisine, dans la position de l'autopsie, avait été simplement recouvert d'une couverture qu'on était allé quérir à la grange.

— Le transporter sur le lit ? Pourquoi ? Il tacherait les draps !

... Et la veillée funèbre commença.

Les heures sont longues, du soir à l'aube, aux prémices de l'hiver...

De quoi parler, quand sont épuisées les questions d'intérêt, sinon du drame lui-même ?

Comme allait poindre l'aube, M. Rouby alla prendre quelques instants de repos.

La veuve Roussel acheva la veillée avec son beau-frère.

— Je suis la plus coupable !...

— Mais non, répond, excédé, le beau-frère. Tu n'es pas la plus coupable. Louis est coupable, seul ; mais il t'a peut-être sauvé la vie... tu étais menacée...

— Non, Marcel, dit la veuve. Non. C'est moi !

— Comment, toi ?

— Oui, c'est moi qui ai dit au petit : vas-y, petit, tue le vieux !

— Toi ?

— Oui. Je ne l'ai dit à personne. Je ne le dis qu'à toi qui es le plus jeune de la famille. C'est moi qui ai conseillé d'abord, puis, qui ai ordonné au petit de tuer le père !

M. Roussel demeurait stupide.

— Tu es folle !

— C'est vrai, je te le jure. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Il faut tout de suite avouer aux gendarmes.

— Oui, tu as raison. Ce n'est pas moi qui souffre, c'est le petit. Il faut le sauver.

Mais ces aveux, faits devant le cadavre, étaient déjà assez solennels.

Déjà une voisine frappait à la porte.

— Vous n'avez pas besoin de rien ?

La mère Roussel eut un étrange sourire.

— De plus rien, maintenant. Si, pourtant. Gardez le corps.

Et elle s'en alla avec son beau-frère. Ils prirent leurs bicyclettes. Mais comme ils s'éloignaient de la ferme elle dit encore.

— Passons d'abord chez le notaire de Chanos-Curzon. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Devant le chef de brigade elle raconta l'histoire :

— Il y a longtemps que nous avions peur d'être tués par le père, mon fils et moi.

Cette situation était infernale. J'ai conseillé au petit d'en finir et de tuer le père. Je lui en ai parlé pour la première fois, il y a environ un mois. Il m'a répondu : « Tais-toi, tu veux m'envoyer au bagne ! »

Depuis, à plusieurs reprises, nous en avons reparlé. Patiemment, je lui ai mis ça dans la tête. J'ai fini par le convaincre et, avant-hier, le père est revenu des champs. Une discussion a éclaté à propos de l'inventaire des biens. Pour y mettre fin, il est allé faire marcher la T. S. F. J'en ai profité pour rejoindre le petit à l'écurie et je lui ai dit : « Ça y est ! C'est le moment. Vas-y petit. Tue le vieux ! ! »

Sans être vu par son père, il est allé décrocher le fusil. Il l'a chargé sous le hangar, auprès de moi qui le surveillais, puis il m'a dit : « Tout est prêt. Va-t-en ! »

J'ai entendu tirer le premier coup de fusil comme je m'apprêtais à monter à bicyclette. Les deux autres coups ont suivi tandis que je m'éloignais. Louis, à bicyclette également, m'a bientôt rejointe.

— C'est fait, m'a-t-il dit. Au revoir, maman. Je vais me constituer prisonnier.

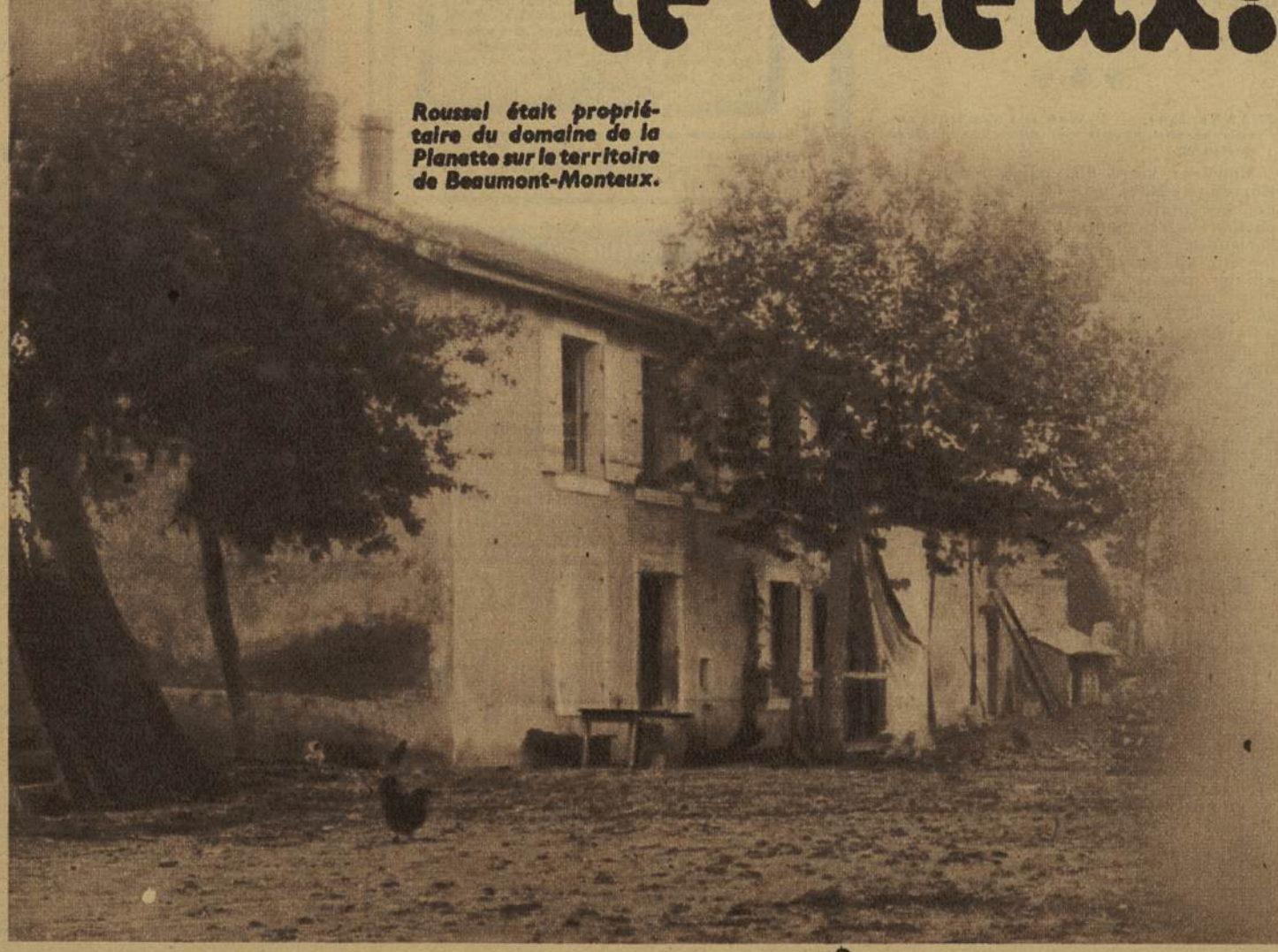
Et il est parti...

La veuve Roussel est partie, elle aussi, rejoindre son fils à la prison de Valence.

Il est un mystère, qui ne manque pas de grandeur dans son atrocité, qui plane encore sur cette affaire : C'est celui de savoir si l'amour maternel, ne pouvant épargner à l'enfant la matérialité du crime, est assez grand pour en prendre et en supporter toute la responsabilité morale.

Henri BECRIAUX.

Pour s'être accusée d'avoir armé le bras de son fils parricide, Louis, la veuve Roussel l'a rejoint à la prison de Valence.



Roussel était propriétaire du domaine de la Planette sur le territoire de Beaumont-Monteux.

La carte du crime, c'est la carte du monde ; mais la mort offre autant d'aspects qu'il y a de races dissemblables.

ATLAS DE LA MORT

"Si tuer est la même chose à Hong-Kong qu'à Monte-Carlo, ce qui change, avec le climat et la race, c'est la manière".

I

Je sais qu'il convient d'illustrer abondamment par des faits une enquête de ce genre. Mais il est indispensable qu'elle soit précédée de l'exposé de lignes générales, qui, tout en ayant le rôle de préface, ont en même temps la valeur d'enseignements tirés de cette enquête.

Que ce soit à Hong-Kong, à Monte-Carlo ou à Broadway, tuer c'est tuer. Mais malgré cette affirmation facile, il est faux que la mort n'ait qu'un seul visage. C'est faux, parce que le crime en a d'innombrables. Toutefois ces innombrables visages du crime s'apparentent entre eux suffisamment pour se laisser classer en catégories. Car, si tuer est la même chose à Hong-Kong qu'à Monte-Carlo, ce qui change avec le climat et la race, c'est la manière. A chaque peuple sa psychologie, ses réflexes, son art de tuer. Je ne fais pas de cynisme. La tragédie et l'art sont inséparables. Eschyle, Euripide et Sophocle ont été les premiers en Europe à relater des incestes, des meurtres et des viols et de sales histoires de famille. Leurs magistraux comptes rendus de faits divers rythmés ont bénéficié du titre de grandes tragédies.

Non seulement la race et le climat donnent selon les pays un aspect particulier aux crimes, mais encore, et cela est très important, l'état de développement moderniste de cette race. Par exemple, il est établi que la concentration industrielle n'implique aucunement la concentration criminalistique. Détroit, Manchester, Charleroi, Essen, Le Creusot, Bataville et Magnitogorsk n'occupent qu'une place insignifiante ou nulle dans le monde du meurtre. Mais ce qui est prouvé, c'est que la concentration capitaliste, elle, amène la concentration criminalistique. En effet, Chicago, New-York, Londres, Paris, Berlin, Buenos-Ayres, Marseille, villes de banques, de bourses, de trafics, sont des métropoles du crime. Dans notre atlas, elles ont figure de cimes aussi élevées que le Gaourisankar.

Nous pourrions, en effet, pour l'introduction profonde à cette enquête, dresser une planisphère. Sur cet univers déployé la répartition des « manières criminelles » ne correspondrait point fatalement à la répartition des nations. Elle se rapprocherait davantage de celle des races. Ainsi nous ne pourrions établir une zone du crime tunisien, du crime égyptien ou syrien. Le caractère arabe ne s'est point compartimenté ainsi selon le bon désir des conquérants européens. De la Mauritanie à la Mésopotamie, en recouvrant tout le littoral méditerranéen sud, règne la criminalité arabe. Un autre phénomène du même genre se manifeste en Europe. Il serait vain d'essayer de tracer les limites du crime allemand, du crime autrichien, du crime suisse. De la Baltique au Brenner, les drames ont le même goût trouble chargé de sensualité morbide, de sursauts de virilité brutale et païenne, de complexes psychanalytiques. Seul dans cet océan glauque, se dresse un îlot où la grâce réussit à donner du charme à la plupart des drames. C'est Vienne. Le ton semble avoir été donné à Meyerling.

Il est sûr qu'à l'intérieur de certains pays, on puisse établir des provinces du crime. On ne tue pas en Bretagne pour les mêmes raisons qu'en Corse. Et une fille-mère dans une famille de vignerons bourguignons ne provoquera point le même drame que dans une famille de fermiers du sud-ouest. En Normandie, on tue pour de la terre, en Provence on tue encore pour de l'amour.

Il est aussi des pays moins riches qui ne pourront qu'avec peine figurer sur notre planisphère. Ils y prendront l'aspect de zones désertiques. Ce seront les steppes du crime, les déserts vierges de sang. Tels la Norvège, la Suède, le Danemark où un état social doux autant que hardi, humain, confortable, ne se prête plus aux colères et aux bas instincts. D'autres régions figureront aussi avec la marque des zones sans criminalogie, parce qu'on ne sait pas ce qui s'y passe, parce que les nouvelles qui en parviennent ne laissent point filtrer les faits divers. Voyez la Turquie, l'Italie.

Mais en plus de ces domaines fixes, il nous faudra aussi tenir compte des migrations. Oui, car le crime est aussi mobile que les peuplades. Où trouve-t-on aujourd'hui ce qu'il était commun d'appeler le crime russe, fait d'un mélange d'esprit dostoiewskien et d'esprit cosaque ? En Russie ? non. A Paris, à la porte de Saint-Cloud, à Passy, avec les Russes blancs émigrés. Le crime italien typique qui portait son bon cachet de maffia, est-ce à Milan qu'il subsiste ? Non pas ! Il est parti pour Chicago avec les bandes siliciennes ou pour Rio-de-Janeiro. Une partie de la crapule parisienne est partie pour Londres dans un décor plus froid, plus propice à sa froideur criminelle. Elle est devenue la terreur des docks et de Soho pourrie de butors.

Il est d'usage aussi de s'appuyer en toute occasion sur la tradition. Le crime est un aspect de notre civilisation, un aspect de nos traditions. Sans lui, notre continent n'eût jamais été aussi riche de successions sur les trônes. Il nous a, depuis la plus haute antiquité, donné le plus poignant et le plus noble des arts : la tragédie. Puisqu'il nous faut bien commencer par un pays, débutons donc par celui auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre et voyons si, depuis ces siècles illustres, il a maintenu les mêmes règles de la tragédie dans la vie courante. Les uns mettent sur le compte du Grec Zaharoff beaucoup de malheurs arrivés aux humains. Si leur avis est juste, il donne un caractère étrange à cette figure damnée par beaucoup. Ce conquérant de biens et de milliards, cet homme qui a recouvert la terre d'obus et de cadavres, n'a jamais été heureux, n'a jamais eu qu'un seul désir, épouser à quelque âge que ce fût, et ce fut dans sa vieillesse, une dame noble qu'il avait rencontrée en Espagne, et lui acquérir, déposer à ses pieds la seule couronne qui fût vénale, qui fût à la portée d'un ancien vagabond, celle de Monte-Carlo.

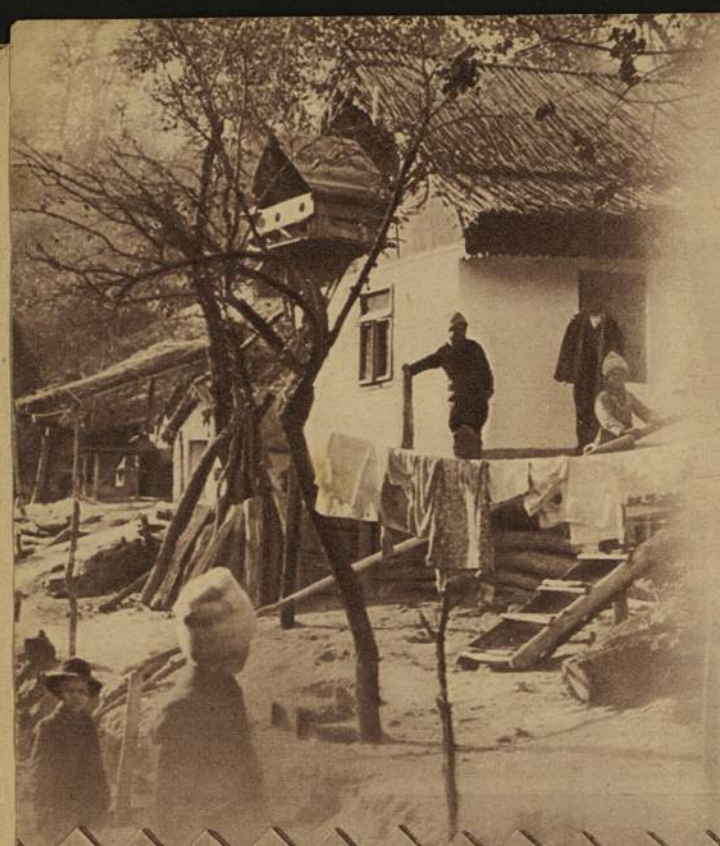
Silhouette morne, âme obstinée, personnalité dévastatrice, montagne humaine accouchant d'une souris. La possession du monde pour offrir une petite couronne à une vieille amante. Et elle meurt. A quoi bon la possession du monde ? Eschyle et Aristophane n'eussent point négligé cet être. Homère aurait pu se charger de son cas. Le drame hellène, un des plus curieux qui soit, est demeuré tel qu'on n'avait jamais compris qu'il avait toujours été. Ses brigands de montagnes sont les dignes descendants des petits rois défendant leurs cantons escarpés. Ils sont bien étonnés quand on leur parle de brigandage. Et l'Illiade ? où leurs ancêtres se distinguèrent, qu'était-ce donc ? Le présent ne fait que répéter les classiques. Dans la complexité des grands tragiques grecs, il y avait le germe de Byzance. Puis la race a été en plus de ce byzantinisme marquée par l'hypocrite mentalité de trop de popes sensuels et cupides, comme il convient à des refoulés. Un boutiquier d'Athènes, Pavlos Boritzas se met sur la cinquantaine à violenter ses quatre filles. Une nuit, il les soumet toutes quatre à ses lubies, puis les martyrise, commence à les découper en pièces. Arrêté, il s'évade. Une des filles, la petite Vassiliki, le retrouve et lui ouvre le ventre comme il le fit à une de ses sœurs. Mimica, fille de l'avocat Vogassari meurt à 16 ans. Le père, fou de douleur, va la nuit suivant les obsèques déterrer sa fille. Il la conserve pendant quatre ans dans un cercueil de cristal. Mais, pour la conserver, il oint chaque jour son visage d'onguents qui l'empoisonnement et le tuent à son tour. Alors, le fils veut aussi garder son père mort, comme celui-ci l'avait fait de sa sœur. Sœur Eleni s'évade du couvent de Kakia Thalassa. Ses chairs sont en lambeaux. Chaque soir, une voiture venait prendre la mère abbesse, qui s'en allait au cœur d'Athènes dans des clubs privés aux habitudes réputées. A l'aube, elle était de retour et reprenait son aspect le plus ascétique. Chaque jour, pour lutter contre le démon qui la hantait, il lui fallait faire martyriser des petites nonnes. Un des derniers rois des montagnes, Gheorghiou, arrache le cœur d'un illustre adversaire et le dévore. Un autre tuait pour piller. Ensuite, il faisait construire des écoles. Il n'est pas un fait divers grec qui n'échappe à cette atmosphère âpre. Même atmosphère que celle où Eschyle fait tournoyer les orgueilleuses danaïdes se refusant au mâle, puis, mariées, égorgeant toutes leur mari, le soir-même de leur noce, sauf une qui trahit ses sœurs en ne tuant pas le sien, non par pitié, non par amour, mais par le désir femelle d'avoir des enfants.

(à suivre.)

Albert SOULILLOU.

Sœur Eleni, jeune religieuse, s'évada du couvent où la mère abbesse lui infligeait quotidiennement la flagellation.

Mimica Vogassari fut déterrée par son père qui la garda quatre ans dans un cercueil de cristal.



balcons où sèche le poisson du Danube, où les rouges paprikas, les piments des Balkans, enfilés bout à bout, groupés comme des lanternes vénitiennes, ont l'éclat des fleurs pourpres.

Elles me regardaient curieusement, mais non sans s'effacer derrière les hommes, non sans conserver entre elles et moi une bonne distance. C'étaient, autant que tout d'abord il me fut possible de les voir, d'accortes paysannes, dansantes dans des robes orientales à grandes fleurs, toutes bardées de corsages et de jupons. Quelques-unes portaient, comme le font toutes les Roumaines, des cruches ou des paquets sur leur tête. Des margelès, colliers de verre que l'on voit aux femmes de la Dobrodja, s'étageaient autour de leur cou ; de longue boucles pendaient à leurs oreilles. Leurs yeux s'harmonisaient bien avec l'éclat vif des eaux brunes du Danube et la coloration des raisins muscats qui, en Roumanie, réfléchissent le ciel jusqu'aux derniers jours de l'automne. Je leur fis un salut.

Elles s'éloignèrent. Qu'elles fussent jeunes ou vieilles, elles avaient le même recul. Je pressai le pas ; je coupai leur retraite, puis je ralentis ma course, n'avançant plus que très lentement, afin de leur faire comprendre mes intentions, mon désir de leur parler. Au fur et à mesure que j'approchais, elles reproduisaient, dans un impressionnant mouvement d'automate, le même pas en arrière. Je m'immobilisais. Elles se figeaient sur place, mais restaient sur la défensive, me laissant nettement prévoir que si j'avançais encore elles reculeraient du même pas craintif.

Il y avait un espace de solitude qu'elles ne laissaient pas franchir entre leur chair et la mienne, entre l'air qu'elles respiraient et celui où se dispersait mon souffle. Les hommes n'étaient pas si différents. Ils me regardaient avec un égal étonnement. C'étaient, pour la plupart, des pêcheurs de la mer Noire. De chaque côté de leur *cachula*, le bonnet de fourrure des bergers roumains et des pêcheurs, leur barbe pendait sur leur gilet de peau de mouton, faisant tache sur la chemise brodée qui, là-bas, arrive à mi-cuisse. Tous s'écartaient comme les enfants et les femmes.

Je découvrais que le bruit de ma voiture, le son de ma voix, après les avoir intrigués, les effrayaient. Je leur parlai, ils me répondirent.

Je demandai à l'un des vieux qu'il voulût bien me désigner sa maison et son champ ; il tendit un bras qui n'avait plus de main, puis une autre main qui n'avait plus de doigts. J'en interrogeai un autre ; je croyais qu'il me regardait ; il suivait la direction de ma voix sans voir celui qui lui parlait.

On ne voyait plus ses yeux. La lèpre qui marquait de fleurs roses et blanches son visage et ses membres l'avait aussi rendu aveugle.

limite d'Isaccia et des eaux, une étrange horde d'enfants, d'hommes et de femmes. Les lépreux de Tilichesti, abandonnant leur village, surgissaient dans le monde des autres hommes, à deux kilomètres de leur tombeau.

Du plus loin qu'elle les vit, une femme cria :

— Les lépreux de Tilichesti !

On les avait oubliés dans leur purgatoire du plateau. Il n'y avait plus de route dans la plaine, et cependant ils arrivaient sur la mer aux eaux démontées. Les uns s'étaient emparés des barques que le courant avait conduites jusqu'à leur vallée; les autres ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, poussaient des radeaux où ils avaient entassé leurs enfants et leurs femmes. Maintenant, ils secouaient leurs vêtements salis. Ils se groupaient sur l'unique place d'Isaccia, à l'entrée du port. Mais ils n'avançaient plus.

L'arrivée des lépreux était impressionnante, mais plus impressionnante encore fut leur immobilité. Ils n'ont pas de clochettes au cou, les lépreux de Tilichesti ; pour attirer l'attention des habitants épouvantés, ils restaient groupés sans bouger, se contentant d'appeler du geste et de la voix.

— On ne nous a pas ravitaillés, suppliaient-ils. Du pain !

Les portes se fermaient, de lourds volets tournaient sur leurs gonds.

L'ENFER DE LA

L'enfer existe quelque part sur la terre...
Nos collaborateurs Henri Danjou et J.-G. Séruzier l'ont vu...

I. — Les réprouvés de la Mer Noire

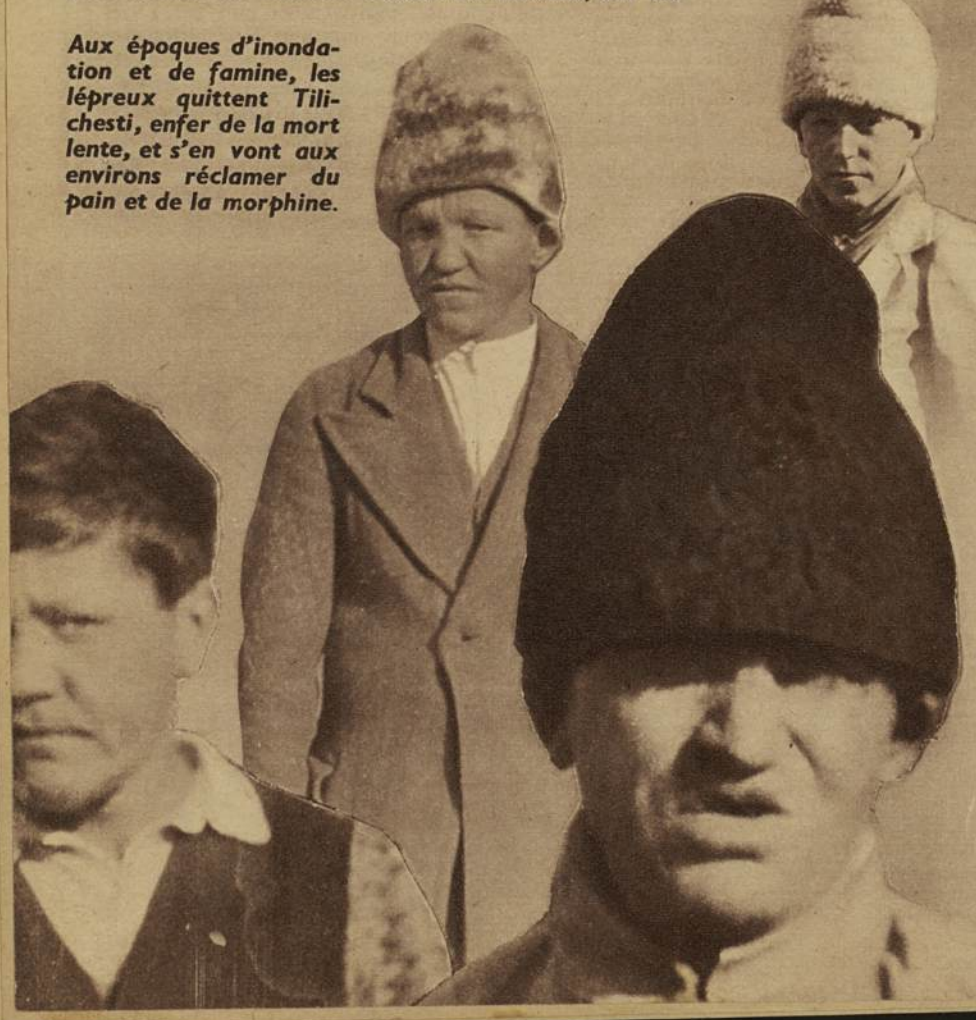
Tilichesti... octobre

(*De nos envoyés spéciaux en avion par Air-France.*)

Douze heures d'avion du Bourget à Bucarest ; douze belles heures que Jean-Gabriel Séruzier et moi nous avons vécues ; quatre heures d'auto de Bucarest à Braïla, à travers la plaine valaque : cinq heures d'auto à partir de Braïla, en passant par Galatz, Alexandrie du Danube, la grande ville moldave. Et j'ai vu le village de la peur : Tilishesti.

Etonnante agglomération rayée des cartes et de la vie. Attirés par le bruit que faisait notre auto, un groupe d'hommes et de femmes débouchèrent sur la route ; des enfants jouaient entre leurs jambes ; ils jouaient comme tous les petits enfants du monde. Je les appelai, mais ils reculèrent.

Les femmes n'étaient pas très nombreuses. La plupart allaient et venaient devant les maisons, sur les



Aux époques d'inondation et de famine, les lépreux quittent Tilichesti, enfer de la mort lente, et s'en vont aux environs réclamer du pain et de la morphine.

Gheorgé, administrateur du village des lépreux, est isolé du monde tel un pestiféré.

— Ici, vous êtes à Tilichesti, dit l'aveugle d'une voix assourdie.

Le nom redouté prenait maintenant tout son sens. Les hommes, les femmes, les enfants, c'étaient des lépreux. J'étais dans l'unique village des lépreux qui existe dans le monde civilisé.

Comme au moyen-âge

Si j'étais venu jusque-là, c'est qu'il y avait eu une révolte des lépreux de Tilichesti.

Le Danube inondait la plaine d'Isaccia. Les bateaux ne pouvaient plus remonter le Danube. Le chemin de fer n'arrivant pas dans le delta, tous les villages des trois bouches du Danube, isolés du reste de la terre, avaient été pendant plusieurs jours privés de vivres.

Il en était ainsi à Isaccia, comme à Saint-Georges, comme à Salina, comme à la Valcov, portes de l'Europe sur la mer Noire. Et comme finissait une des premières journées d'octobre, on vit apparaître à la

MORT LENTE

— Mettez-nous des vivres sur la place et nous nous en retournerons, cria Nikon, un vieux lépreux. Nous nous en retournerons sans vous faire du mal. Du pain !

La petite ville des hommes bien portants se taisait, comme endormie brusquement.

Quand ils eurent assez crié, les lépreux se concertèrent. Leur cohorte s'ébranla. Ils allaient de porte en porte, frappant les lourds panneaux de bois, essayant de forcer les volets clos. Derrière les portes, les lipovènes d'Isaccia édifiaient déjà des barricades.

— N'entrez pas, imploraient maintenant les pêcheurs.

On ne maîtrise pas une foule qui a faim, fût-ce une foule de réprouvés. Des pierres claquèrent sur les portes ; d'autres pierres brisèrent des vitres que ne protégeaient ni des volets, ni des grilles. Le vantail pourri d'une grange céda ; deux vieux lépreux y signalèrent des madriers. Dix autres lépreux s'en servirent bientôt pour essayer de forcer les maisons défendues.

— S'ils n'ouvrent pas, mettez le feu, cria Natacha, une lépreuse de Valcov.

Le feu. Le capitaine du port parut, puis un officier de la gendarmerie roumaine.

— Que voulez-vous ?

— De la morphine et du pain. Nous voulons vivre, répétèrent les lépreux.

— On vous donnera du pain, dit le capitaine du port. Regagnez votre village.

Le gendarme s'en alla chercher le maire. Le maire déplaça les madriers à la porte des maisons ; il se fit ouvrir. Des paysannes, que la peur convulsait, arrivèrent, transportant bientôt du pain et des pots de miel, de vieux jambons et des sacs de maïs. On les leur fit entasser sur la place, à dix mètres des lépreux figés. Quand les provisions parurent suffisantes pour que deux cents hommes puissent vivre pendant trois jours, on fit signe aux lépreux qu'ils pouvaient les prendre. Ils les traînèrent jusqu'à leurs bateaux et sur leurs radeaux.

Ils s'en retournaient à Tilichesti, faisant avancer devant eux les enfants et les aveugles.

Les révoltés éternels

Maintenant, je voyais la population du village qui n'était pas aux champs. Rien que sur la petite place de Tilichesti, il y avait 105 lépreux et 130 lépreuses. Hélas, il y avait aussi, au milieu d'eux, 26 enfants.

C'était terrible de penser que tous ces condamnés à une mort aussi affreuse qu'elle est lente étaient presque tous des victimes de l'amour. Ils m'entouraient, les enfants à mes pieds, les hommes au premier rang et les femmes derrière eux. Au centre de ce cercle, à deux pas de moi, Nikon, l'aveugle, crispait son visage rongé ; il me tendait des mains où les chairs se rétrécissaient :

— Nous apportez-vous de la morphine ? me dit-il d'un ton où, sous la gentillesse, perçait la menace.

De la morphine ? J'avais, en effet, oublié que les gens qui m'entouraient souffraient comme des damnés.

— La morphine et le pain, voilà ce qui nous manque toujours en temps d'innondation, reprit Nikon comme si j'y pouvais quelque chose.

De la même voix gutturale qui m'impressionnait si fort, il commanda au cercle des lépreux de se rompre, puis il me demanda de le suivre. Il m'entraînait vers une maison, bâtie en terre du Danube, et jolie comme toutes les maisons roumaines. Une femme d'une cinquantaine d'années m'accueillit, mais, comme Nikon, elle ne me voyait pas ; elle me reconnaissait seulement au bruit de mes pas et à ma voix, car elle était aveugle aussi.

— Marina, apporte-nous des sièges, ordonna-t-il.

Il ajouta :

— Monsieur, vous pouvez vous asseoir, notre mal n'est pas contagieux.

« Ce que je veux vous dire, reprit-il, c'est qu'il faudrait que vous viviez pendant quelques jours près de nous, pour rappeler aux gens d'en face, aux hommes vivants de Bucarest, combien notre vie est misérable. Il faut que vous entendiez les cris de ceux qui réclament de la morphine, plus fort qu'ils ne réclament du pain.

Nikon faisait de grands gestes. Il était pénible à voir dans une exaltation qui augmentait sa monstruosité et me donnait le désir de fuir. Je lui promis ce qu'il voulut. Je le calmai. Il s'apaisa.

— On ferait mieux de nous tuer, si l'on ne veut pas nous donner la possibilité de bien vivre, murmura-t-il encore.

Il ouvrit sa porte. Déjà il avait changé de voix.

— Le nouveau médecin reste avec nous, cria-t-il joyeusement. Il couchera dans l'infirmerie.

Les lépreux de nouveau m'entourèrent. Je les suivis dans les rues de leur village. Il y avait cinquante maisons pour trois cents lépreux. Ils vivaient par couples et s'occupaient communément des enfants qui n'avaient pas encore l'âge de prendre femme ou de prendre mari. Un délégué du gouvernement roumain répartissait entre eux les vivres qui leur arrivaient des autres villages, mais ils récoltaient l'essentiel de leur nourriture et de leur boisson ; ils avaient apporté avec eux leur charrue, leurs chevaux et leurs bœufs.

Un appel joyeux leur fit lever la tête. George Konake, l'administrateur du village, arrivait au pas d'une antique carriole. Il revenait de la poste de Tulcéa et montrait une caisse massive.

— Voilà de la morphine, criait-il. Nous en aurons pour six mois au moins.

Le malheureux était livide, comme s'il avait peur. De grandes marbrures de teinture d'iode recouvraient son visage et sa peau. C'était le seul homme sain de Tilichesti. Nous échangeâmes un salut rapide.

— Merci, murmura-t-il, merci d'être venu, ne fût-ce que pendant quelques heures, vivre avec moi dans cet enfer.

(*A suivre.*)

Henri DANJOU.

Copyright by Henri Danjou and Détective. *Reproduction même partielle interdite pour tous pays.*

(*Reportage photographique « Détective »* J.-G. SERUZIER.)

Lire la semaine prochaine :

AMOURS DE LÉPREUX

Crimes d'autrefois

PAR ORDRE DU DIABLE

En novembre et décembre 1856, plusieurs libraires du quartier Notre-Dame, spécialisés dans la recherche d'ouvrages curieux et rares, reçurent tour à tour et plusieurs fois, la visite d'un jeune ecclésiastique qui, d'une voix mal assurée, mais avec persistance, demandait qu'on lui trouvât un exemplaire du grimoire d'Honorius.

Parmi les rituels de sorcellerie, celui qu'on attribue au pape Honorius II, mérite une mention spéciale : il fut. en effet, composé non pas comme la plupart des autres pour de naïfs bergers, mais à l'usage exclusif des prêtres. « Le Chef de l'Eglise, lit-on aux premiers feuillets, a été fait Seigneur des enfers. Il a, par la vertu de certaines conjurations secrètes, le pouvoir d'évoquer Satan et de s'en faire obéir. » « Par lui, dit le grimoire, le pactisant sera pourvu de richesses illimitées, du pouvoir de séduire toute créature, de faire périr ses ennemis ou de détruire leurs biens, d'accéder à la faveur des grands et aux plus hautes charges. Les forces de la nature elles-mêmes seront soumises à sa volonté. »

En fait, les formules d'évocation doivent être prononcées un mercredi à minuit, devant l'autel, après avoir effectué l'office des morts précédé de diverses opérations sacrilèges qui commencent le mardi à l'aube, par une messe des anges.

Louis Verger — ainsi s'appelait l'abbé chercheur de grimoires — avait déjà tenté d'entrer en communication avec Lucifer et de s'en intégrer, au moyen d'un pacte, la surnaturelle puissance. Au cours des loisirs que lui laissait le modeste ministère rural confié quelques mois à ses soins, sa rêverie s'était longuement maturée et, maintes fois, il avait — en vain — procédé à des évocations d'après le *Dragon Rouge*, la *Poule Noire*, les *Clavicules* et autres formulaires. Pourtant une nuit...

...Précise, colorée, lumineuse, l'apparition surgit des ténèbres. Stupéfait, l'abbé Verger eût un mouvement de recul aussitôt réprimé. Un pas hors du cercle des pactes et c'était la mort. Verger se ressaisit. Satan était là, tel qu'il l'avait longuement espéré, le sommant de paraître à grand renfort de mots cabalistiques. Son masque plein, aux traits puissants, son regard suprêmement altier, son sourire superbe et sarcastique figèrent, sur les lèvres de l'abbé, l'impérieuse requête qu'il s'apprêtait à proférer. La crispation d'une minute haletante, l'angoisse, la terreur, le suffoquèrent. Brusquement, un rire énorme sonna dans la nuit, tandis qu'un bras d'une extensibilité imprévue nouait à sa gorge une main musculeuse et griffue...

L'éveil brutal ne délivra pas le malheureux de l'asphyxiante pression. Du cauchemar évanoui, l'accès d'asthme subsistait. Les bilieux, les despotiques, sont sujets à l'asthme et, dans leurs rêves peuplés — au point qu'ils redoutent le sommeil — d'images agressives, la strangulation revient toujours, implacable et fréquente.

Enfin, par un soir de décembre, Verger découvrit et acquit, quasiment à son poids d'or — dix louis — l'enchiridion révélateur du pouvoir d'asservir l'invisible. Il lut. Tout lui parut limpide, sauf un point : de quel sanglant sacrifice était-il question ? Le grimoire prescrit d'égorger un agneau mâle de neuf jours, mais, çà et là, ceux qui savent, chuchotent que cette prudente désignation, écrite au temps des bûchers inquisitoriaux, est toute symbolique et que dérisoire serait un sacrifice autre qu'humain. La légende, aussi bien que les annales, attestent, en effet, que quiconque chercha à s'assurer la faveurs du souverain des enfers, répandit profusément le sang d'innocentes, d'inoffensives victimes.

Verger décida qu'une certitude ne saurait lui venir que de l'Esprit du mal.

Profanée, l'église Saint Étienne-du-Mont fut, par la suite, l'objet de la cérémonie dite " de réconciliation ", avant d'être rendue au culte.

A minuit, seul dans la nef, sonore à force de vide, il officia selon le rite maudit « à la lueur d'un seul cierge fait de suif humain », puis en une muette adjuration, il sollicita de quelque esprit subalterne les précisions désirées.

Rien...

Mais d'où lui vient ce sentiment certain d'une présence ? Quelles sont, là-bas, ces mouvantes ombres, plus noires que l'ombre ? D'où sort ce leger sifflement qui, peu à peu, s'articule en confidentielles paroles ?

Soudain, il entend, il comprend : la voix du silence se fait distincte : « Egorge ce vieillard exécrable et pieux... Ton acte attestera ton désir d'une élévation justifiée par un assentiment sans réserve à ma volonté. »

« Alors, comme dans ton rêve, mais cette fois réel et munificent, je viendrai. L'impunité est sûre : mon souffle se joue de la justice des hommes. »

Le 3 janvier 1857, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, brillamment illuminée et emplie de fidèles pieusement recueillis, se déroulait la procession annuelle de Sainte-Geneviève. Appuyé sur sa crosse, le vénérable archevêque de Paris, Mgr Sibour, marchait lentement derrière son clergé, précédé de la longue file des participants. Arrivé à la grille de la nef, le prélat tressaillit

et l'on vit sa tête, déjà exsangue, devenir plus livide encore et fléchir en arrière. Un homme, sorti de la foule en prières, venait de le poignarder. Cet homme, c'était Verger, le prêtre nécromant, l'amateur de recueils géotiques.

Aux assises, sa contenance parut bénigne, embarrassée et quelque peu incohérente. Il attribuait son geste homicide à un ordre du Ciel.

Le moindre examen mental eût proclamé la démence de cet halluciné paranoïaque. Un jury simpliste ne vit en lui qu'un odieux meurtrier qu'il convenait d'envoyer purement et simplement à la guillotine.

Verger demeura calme. Son attente du moment fatal ne fut pas anxieuse. Il se croyait immunisé, certain d'échapper au bourreau. L'empereur, disait-il, serait *forcé* de lui faire grâce, et de commuer en un exil honorable la sentence de ses juges. Il attendait de son crime une immense notoriété et préparait un livre qui lui vaudrait la gloire, puis l'attention d'une femme opulente qu'il épouserait au delà des mers... Délire.

Aux exécuteurs, il opposa une résistance désespérée, les adjurant de porter, sur l'heure, à Napoléon III, une lettre qui, sitôt lue, donnerait lieu à un sursis, puis à une commutation de peine. Jusqu'aux ultimes minutes, il crut à une soudaine intervention, à un prodige qui le sauverait.

Sa confiance fut trahie... Il dut subir le choc du couperet justicier.

Seize lustres relèguent cette histoire loin de l'actualité. Or, chaque année, l'offre du grimoire d'Honorius paraît

Monseigneur Sibour, victime de la haine meurtrière de Verger.

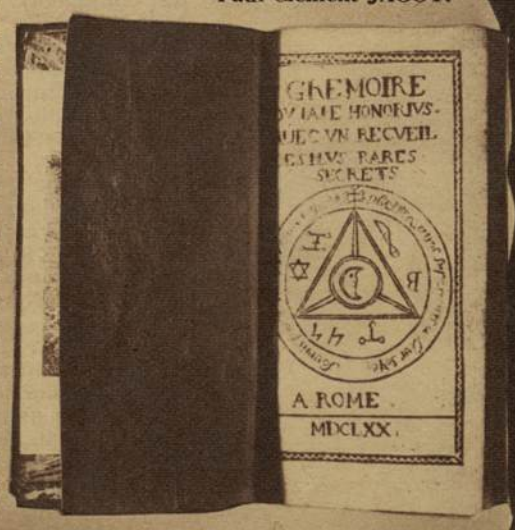
douze ou quinze fois aux catalogues de livres anciens, offre invariablement suivie d'une commande qui n'émane pas toujours d'un bibliophile. Si surprenant que cela puisse paraître, les évocations sataniques s'accomplissent de nos jours, avec foi et observance scrupuleuse des rites, lesquels ne sont pas de tout repos : l'officiant, s'il n'a reçu la prêtrise, doit opérer dans un lieu d'exécutions capitales : jadis, la place de choix était le pied d'un gibet. Aujourd'hui, dans la région de Paris, c'est la caponnière de Vincennes. Entre autres ingrédients, il faut avoir quatre clous arrachés au cercueil d'un supplicié, la tête d'un chat noir nourri de chair humaine pendant les sept derniers jours de la lune décroissante, une chauve-souris noyée dans le sang, les cornes d'un bouc et le crâne d'un parricide. L'énumération détaillée des accessoires de moindre importance et le texte des conjurations emplirait plusieurs pages.

La lettre du grimoire exige que le pactisant se procure *directement* tout l'arsenal rituélique. Rebuté par les insurmontables difficultés d'une semblable initiative, il cherche qui pourra l'aider, visite des officines, répond à des annonces et entre invariablement en rapport avec quelque pseudo-mage dont il obtient moyennant une rétribution — qui ne saurait paraître excessive, vu les risques assumés — tout ce qu'il demande, avec affirmation imperturbable d'authenticité.

Et s'il vient se plaindre de l'inopérance de sa tentative, on lui répond, on lui démontre, on l'amène à convenir qu'il a négligé tel détail essentiel, interverti les phases de l'opération ou commencé dix minutes trop tard.

Il ne lui reste plus qu'à se remettre à l'œuvre...

Paul-Clément JAGOT.



Cet appel s'adresse à tous les humains

Si vous n'êtes pas entièrement satisfait de votre sort, si vous n'avez pas obtenu le plein épanouissement de toutes vos facultés, si vous n'êtes pas entièrement maître de vous-même, de votre situation, si vous ne pouvez surmonter vos soucis, vos déceptions, vos chagrins, écrivez aujourd'hui même (sans aucun engagement de votre part), en exposant votre cas détaillé à la

Fondation Figuière
11, rue Delambre, à Paris (XIVe)

qui vous répondra gratuitement, par courrier.

LE BAIN INTESTINAL

désintoxique l'organisme
et rééduque l'intestin

Tous les avis médicaux concordent : une cure de bains intestinaux (Entéro-Cure), c'est la désintoxication complète de l'organisme et la guérison de la constipation.

Cette cure et ses effets ont fait l'objet d'un livret très détaillé et très illustré (brochure P intitulée *l'Hygiène de l'intestin*) que le Centre d'Entéro-Cure, 98, faubourg Saint-Honoré (Anj. 54-50) envoie à tout intéressé (joindre simplement 1 fr. en timbres pour couvrir les frais d'envoi).

UN BEAU CADEAU
de 1.000 à 1.500 fr.

A l'occasion de la Grande Semaine du Livre et dans le but d'être agréable aux lecteurs de « Détective », une des plus grosses maisons d'édition de la place a décidé de céder exceptionnellement, à nos abonnés, ses fins de succès et d'inventaire, aux conditions exceptionnelles suivantes :

CENT VOLUMES

brochés, de titres différents et sélectionnés, de lecture saine et agréable, en excellent état, catalogués de 8 à 15 francs chacun et constituant plus de 20.000 pages de lectures plaisantes que tout le monde peut lire, soit une superbe bibliothèque d'une valeur de 1.000 à 1.500 francs, vous seront cédés contre la somme de 100 francs seulement.

c'est-à-dire 1 franc le volume

Les choix des colis sont faits à la convenance de l'éditeur qui les compose au mieux, suivant les titres de fins de succès, ses retours de librairie et ses suites d'inventaire actuellement disponibles dans ses magasins. Il n'est envoyé aucune liste, mais vous pouvez vous en rapporter entièrement à son jugement et sa loyauté bien connus.

Pour profiter de cette offre, il suffit à nos lecteurs d'adresser leur demande, en se recommandant de cette annonce, à l'adresse :

L'Éditeur Eugène FIGUIÈRE
166, boulevard du Montparnasse à PARIS (XIVe)
CHÈQUE POSTAL PARIS 364-76.

AVIS IMPORTANT. — Les commandes doivent être accompagnées de leur montant, c'est-à-dire de la somme de 100 francs. Les prix ci-dessus sont nets et départ Paris ; il n'est fait aucun envoi contre remboursement ni aucune remise. Les personnes qui désirent recevoir leur commande franco doivent l'accompagner de la somme de 110 francs pour la France et de la somme de 150 francs français pour les Colonies et l'étranger. Il n'est fait aucun envoi à l'étranger en dehors des pays européens. Bien indiquer votre gare, S. V. P.

L'ÉLECTRICITÉ

Pourquoi le traitement par l'électricité guérit:

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **l'apprendre immédiatement.**

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux *et de*
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, *les*
Maladie des Voies Digestives *et du*
Système Musculaire et **Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Electricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à **FOREST-BRUXELLES**, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 0.90

ÉCOULEMENTS

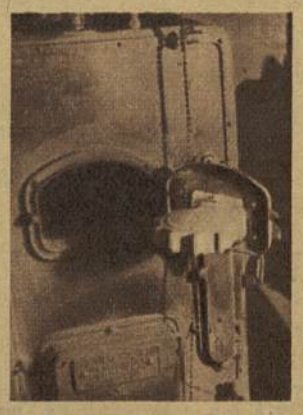
Pageol le plus puissant antiseptique urinaire.
RAJEUNIT LA PROSTATE
La bte 16 fr. Ttes phies et Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Renseignements et échantillon gratuits. Service D E 596

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IXe) Trinité 85-18

ÉCONOMISEZ 35 % DE CHARBON

en adaptant sur votre chaudière de chauffage central l'**Economiseur de charbon**



EDCO Type "A"

quelques clients : chemins de fer du Nord, P. L. M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Agence Havas et 8.540 références de particuliers et d'hôtels, à Paris et en province.

Documentation gratuite.

EDCO 116 bis, Champs-Elysées. Paris. Balzac 12-00.

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.

Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau chaude.

FILTROCHO débite de 30 à 60 litres à l'heure.

Consommation insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 98 francs franco.

Plus de bouilloires
Plus de chauffe-eau.
Plus de perte de temps.

BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un FILTROCHO N° 47 avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 98 fr. en mandat, chèque.

Nom .....

Adresse .....

à adresser à FILTROCHO, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8e).

Collection "DÉTECTIVE"

ÉDOUARD LETAILLEUR

LA DOUZIÈME HEURE

ROMAN

Un volume in-16, double couronne, sous couverture illustrée photographique de R. PARAY, tirée en 4 couleurs et présenté sous cellophane. 6.50

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED », 3, rue de Grenelle - Paris, 6e — R. C. Seine 237.040 B — Le gérant : MONTARRON — Imp. Hélios-Archereau, 39, rue Archereau, Paris, 1936

Adolphe Paris de Watripont, le gentleman - gangster de Verneuil, a été condamné à cinq ans de prison.

Karl Strasser, l'assassin du rapide Paris-Bucarest a été condamné à mort par les juges viennois : il sera pendu.

CHRONIQUE DU CHATIMENT

ON croyait en avoir fini avec Sylvestre Matuska, ce fou (n'en déplaise aux savants aliénistes qui ne peuvent admettre, lorsque le criminel dépasse un certain degré d'atrocité qu'il soit dément) qui trouvait une rare jouissance à faire dérailler les trains en Hongrie. Sa dernière « réussite » se chiffra par vingt-deux morts. Bilan qui compte pour un amateur de sensation fortes.

Condamné à mort par la cour d'assises de Budapest, Sylvestre Matuska échappera-t-il maintenant au bourreau ? La nouvelle nous parvient de là-bas que son défenseur vient d'introduire une demande en révision du procès. Le régent Horthy décidera ensuite de la grâce ou du châtiment suprême.

Sur la voie ferrée aussi, mais plus près de nous, opérèrent, dans la nuit du 11 au 12 mai dernier, Antoinette Théaudière et son amant Paul Charron. Antoinette, pour se débarrasser de son mari, usa d'un procédé classique : elle le fit tuer par son amant. Un coup de pilon sur le crâne du paysan, à la suite d'un guet-apens minutieusement étudié ; la besogne fut exécutée parfaitement. Puis l'assassin et sa complice transportèrent, pendant la nuit, le cadavre sur les rails de la grande ligne Paris-Bâle, près de la gare de Maizières-la-Grande-Paroisse, entre Troyes et Romilly. Ils espéraient qu'un rapide, écrasant le corps, dissimulerait le crime.

Antoinette et son amant ont été condamnés, par les jurés de l'Aube, aux travaux forcés à perpétuité.

L'échafaud s'est dressé, récemment, à Caen, sur la place publique, devant la maison d'arrêt. L'entraîneur André Martin, qui assassina les époux Roussel, bijoutiers, dans sa propriété de Saint-Contest où il les avait attirés, et qui cambriola ensuite leur magasin, a payé, comme on dit, « sa dette à la société ». Il n'aura pas profité de son double crime, les bijoux ayant été retrouvés avec les corps de ses victimes dans le repaire où il accomplit son forfait.

On s'était amusé l'autre jour au tribunal correctionnel de Pontoise, dans le procès intenté à André Ligier et à son assistant André Nivat, tenancier du café des « Supplices », à Vauréal, où les « consommateurs » venaient chercher de singulières distractions. Marcel Montarron a donné de l'audience, dans notre dernier numéro, un savoureux compte-rendu. Mais le tribunal a pris la chose plus au sérieux. André Ligier a été condamné à trois mois de prison, cent francs d'amende et — raffinement de sévérité — à la privation de ses droits politiques pendant cinq ans ; ce qui signifie qu'il ne pourra, dans ce laps de temps, être ni électeur, ni candidat. Ce qui est grand dommage. André Nivat, dont le rôle était plus humble, s'en est tiré avec un mois d'emprisonnement, mais il conserve, en entier, son titre de citoyen.

LA JUSTICE

GRANDS PROCÈS

POUR LES YEUX D'UNE FEMME

LA valeur dramatique d'un procès n'est pas toujours donnée par le sang ; il est des crimes immondes qui n'expriment aucune atmosphère émouvante, mais plutôt l'impression d'effroi, qu'on ressent devant une bête cruelle, devant le péril.

Les vrais drames sont différents : celui de Peter Tremlett, qui a été acquitté il y a quelques jours par le jury de la Seine est un de ceux-là.

Peter Tremlett, ancien officier aviateur dans l'armée anglaise, avait à trente ans une fortune de plus de trois millions ; des intérêts considérables dans une chemiserie, dont il était le directeur avec des appointements fixes et une participation sur les bénéfices qui, aux belles années, lui rapportèrent environ 600.000 francs. Une rente confortable, on en conviendra.

Il avait beaucoup d'amis, donnait des réceptions fastueuses dans son appartement de la place de l'Alma.

Le luxe de 1926, 1927 ou 1928 ne souligne que davantage sa détresse actuelle : à voir Peter Tremlett dans le box de la cour d'assises où a défilé sous ses aspects les plus divers toute une humanité douloureuse ou repoussante, on cherche à comprendre l'itinéraire qu'il a suivi.

Des salons merveilleux, où les collections d'art étaient réunies, des soirées où brillaient les lumières, l'éclat des diamants, à cette déchéance matérielle, le trajet semble long. Et c'est précisément à la recherche des étapes qu'a suivies Peter Tremlett, que l'esprit curieux et le cœur sensible tendent d'un même effort.

Toute la dignité du « gentleman » qu'est Tremlett s'affirme aux premiers mots de l'interrogatoire du président Bondel. Le magistrat souligne le contraste d'une vie qui semblait si enviable et de l'acte qui vaut à l'accusé d'être poursuivi comme un criminel. Il était riche, on le sait, très riche. Il a signé d'une fausse signature un certificat de transfert d'actions, destiné à garantir un créancier à qui il a emprunté environ 500.000 francs. Faussaire ! Sous cette inculpation, Peter Tremlett a été traduit en cour d'assises.

« ... *J'avais une femme* », dit simplement Tremlett d'une voix sourde. Une voix qui n'a plus la chaleur d'autrefois, avec laquelle s'exprimait l'ancien aviateur de la guerre, le pilote hardi et réputé qui avait eu l'honneur de conduire à son bord Edouard VIII, quand il n'était que prince de Galles et son frère le duc d'York... Une voix qui s'est brisée dans la souffrance et l'angoisse des mauvais jours.

A cette réponse de l'accusé, brusquement le drame s'éclaire ; les zones d'ombre qui rendaient incompréhensible le geste de folie qui avait été le sien, s'éloignent. On comprend.

Peter Tremlett avait épousé une femme qui peu à peu le conduisit à son lamentable destin. Il était bon et faible ; il l'aimait. Sa fortune, ses appointements considérables ne suffisaient pas à un appétit jamais apaisé. Pour conserver sa femme, il emprunta ; pour obtenir le prêt, il fit un faux.

C'est là, dira-t-on, le fait de tous les criminels, des voleurs, des escrocs qui tuent, qui volent pour les beaux yeux de la femme qu'ils aiment.

Mais le « cas » de Peter Tremlett a une valeur spéciale, car l'homme méritait un autre sort. Deux témoignages, à l'audience, furent particulièrement impressionnants.

On vit apparaître à la barre, d'abord, un peintre russe, M. Serge Ferat. M. Ferat a une qualité rare : il est de ces hommes qui n'abandonnent pas un ami dans le malheur. Le fait est déjà remarquable. La démarche qu'il tentait auprès des juges populaires en faveur de Tremlett et qui « porta » était illustrée du rappel de quelques anecdotes.

« ... *Peter Tremlett*, dit-il, *ne restait jamais indifférent aux infortunes qu'on lui signalait. Il ne se contentait pas d'une charité banale, d'une obole facile pour l'homme riche qu'il était. Il s'efforçait de ne pas humilier les malheureux qu'on lui adressait, tâchait de leur trouver du travail, de les aider intelligemment.* »

Et le témoin de raconter ce fait : un jour, Tremlett reçut un homme jeune, père de deux enfants. Il lui donna une lettre de recommandation très chaleureuse pour un commerçant qui, d'ailleurs, engagea ce protégé. Au moment où le pauvre type prit congé de Tremlett, celui-ci constata qu'il portait des chaussettes déchirées. Discrètement, il lui fit remarquer que ce détail pourrait mal impressionner le commerçant chez qui il l'envoyait et il lui donna deux paires neuves.

Détail insignifiant ! objectera-t-on. Pas du tout.

Préoccupation, au contraire, très directe de l'homme qui veut voir aboutir une démarche en faveur d'un malheureux.

Et l'artiste russe d'ajouter qu'après sa ruine, Tremlett avait été recueilli par lui dans son atelier.

« ... *Les temps sont durs pour les peintres*, dit il ; *souvent, il n'y avait pas de chauffage, chez moi... Mais Tremlett fut d'une discrétion, à mon égard, touchante. Serviable toujours et d'une gentillesse que je ne peux oublier...* »

Voilà de vrais témoins de moralité, d'une incomparable éloquence.

Il y eut ensuite la déposition d'une femme du monde, une amie du ménage Tremlett. Elle aussi avait connu la splendeur d'autrefois.

« ... *Cet homme*, dit-elle en désignant l'accusé, *trouvera toujours chez nous un gîte. Il a été abandonné de sa femme, de la plupart de ses relations. Ce soir, s'il est acquitté, nous le prendrons avec nous et il pourra rester à la maison, tant qu'il voudra.* »

On aime entendre de pareils accents. Les juges populaires y ont été sensibles. Pas une seule « démonstration » de goût plus ou moins douteux ne fut tentée par l'accusé. La dignité, la raideur toute britannique, il les conserva dans la situation humiliante où il se trouvait, face au jury.

Après la vibrante plaidoirie de Me René Floriot, Peter Tremlett fut acquitté : il méritait vraiment la pitié de ses juges.

Jean MORIERES.

Peter Tremlett méritait vraiment la pitié des juges. Après plaidoirie de Me René Floriot, il a été acquitté.

DES HOMMES

PETITES CAUSES

SPÉCIALITÉS INTIMES

Me Guy Husson examina aussi les spécimens que...

...Me Gevin-Cassal montra au bureau du tribunal.

LA 12e chambre du tribunal correctionnel de la Seine examinait l'autre jour un curieux procès de contrefaçon.

Il ne s'agissait pas d'un brevet scientifique, dont un inventeur se plaignait d'avoir été frustré, ni d'un modèle de grand couturier qu'une concurrente malhonnête aurait copié.

L'objet du procès était plus menu : une société américaine reprochait à une société française d'avoir vendu sans son autorisation et au mépris des droits d'un concessionnaire exclusif, sur la place de Paris, un de ces petits objets en caoutchouc, appelé « spécialité hygiénique » et qui, dans le langage populaire, a emprunté la capote du soldat, affublée de la nationalité britannique.

Les juges parisiens avaient donc à se prononcer sur les droits respectifs des deux adversaires sur cette frêle membrane par quoi les hommes prudents essayent de se garantir contre les inconvénients de l'amour.

La société française plaidait la bonne foi. Une totale bonne foi, qui reposait sur une licence de vente antérieure au contrat signé avec le concessionnaire concurrent. Elle avait donc vendu à des « détaillants » installés aux abords du Palais-Royal les objets litigieux.

Elle ignorait, dit-elle, qu'une marque spéciale fût apposée sur la « spécialité ». Cette marque ne pouvait se voir que si l'on déroulait l'objet.

Or, elle ne les avait pas déroulés.

« ... *Car*, dit son avocat Me Gevin-Cassal, *les produits sont vendus dans leur boîte aux détaillants ; ils doivent être remis intacts : le « déroulage » les froisserait et le client refuserait l'objet, s'il n'était impeccable...* »

Tout un exposé de la psychologie du client venait à l'appui de la thèse du défenseur.

« ... *A moins d'imprimer le nom de la marque à l'extrémité de l'objet, il est impossible de vérifier son identité...* »

Et cet emplacement terminal est fortement déconseillé par l'expérience : il risquerait de déplaire, d'impressionner. Il y a tant de gens superstitieux, hommes et femmes, que le moindre signe inquiète. Les femmes pourraient se dérober ; le malaise ne favorise pas les rapprochements.

Le raisonnement n'est pas tout ; il exige une démonstration directe : vers le bureau du tribunal, Me Gevin-Cassal, Me Guy Husson, qui plaidait pour un autre inculpé et Me Loncle, conseil de la Société plaignante, s'approchèrent.

De son dossier, Me Gevin-Cassal sortit trois ou quatre spécimens, les donna au président... Gravement, le président et ses deux assesseurs prirent le « corps du délit », le palpèrent, le déroulèrent... La marque fatale était reproduite à l'intérieur du caoutchouc, perdue dans ses flancs repliés, invisible de l'extérieur.

Pendant trois heures d'audience, le tribunal se transforma en un laboratoire de spécialités intimes.

Les dossiers refermés, on s'aperçut que les « spécialités » qui avaient servi à la démonstration technique avaient disparu.

Avaient-elles glissé aux pieds des juges ? Une main ravisseuse les avait-elle subtilisées ? Mystère...

Comme le dit un plaisantin, qui assistait au procès, « ça peut toujours servir ».

Dans huit jours, nous connaîtrons l'opinion des juges.

DRAME... POUR RIRE

L'AVENTURE qui conduisait Jeanne Lirong, l'autre jour, devant la 14e chambre correctionnelle, est l'épilogue d'une histoire d'amour.

Jeanne Lirong, une belle fille de vingt-deux ans, ne semble pas très intimidée par « l'appareil de la justice » qui, d'ordinaire, en impose aux inculpés. Elle s'avance, très sûre d'elle-même, dans le prétoire, et répond d'abord par un éclat de rire à la question du président Teillard de Nozerolles :

— *Vous êtes accusée de menaces de mort sur la personne de votre ancien amant, M. Albert...*

— *Si vous voulez.*

— *Je ne veux rien du tout ; vous reconnaissez avoir écrit cette lettre, non équivoque : « Je ne regrette rien de mes actes, je suis prête à recommencer. »*

●●●

— *Ainsi*, continue le président, *vous aviez été furieuse de la rupture. Vous éprouviez des regrets sentimentaux ou matériels ?*

— *Sentimentaux.*

— *C'est mieux. Mais pourquoi donc lui avez-vous pris son livret militaire et ses lunettes ?*

Jeanne Lirong trouve son histoire de plus en plus drôle. Elle ne le cache pas.

Les menaces de mort ? « C'était pour lui faire peur, sans plus, »

Quelqu'un semble tout désigné pour donner son avis : le principal intéressé, M. Albert.

Le président (à M. Albert). — *Vous croyez qu'elle est capable de vous tuer ?*

L'étudiant qui ne partage pas la gaîté de son ancienne maîtresse, hésite à répondre.

— *Peut-être.*

Il ajoute, avec un accent de mélancolie :

— *Elle m'avait condamné à rester toute ma vie célibataire.*

La vocation au célibat perpétuel ne lui étant pas encore venue, M. Albert prie le tribunal de faire comprendre à Jeanne Lirong qu'elle n'a pas à décider d'un destin qui ne lui appartient pas.

— *C'est bon, c'est bon*, conclut le président, *le tribunal va l'arrêter net dans son élan...*

Mais la justice a été saisie ; il faut qu'elle juge.

Me Albert Naud va lui faliciter la tâche. Il montre que le vol n'a été qu'une plaisanterie.

Pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, il suffira d'une leçon, d'un avertissement paternel.

Le tribunal dira à Jeanne Lirong qu'une femme n'a pas le droit de menacer de mort même celui qu'elle aime.

Tout est bien qui finit bien. Huit jours de prison avec sursis, pas un sou d'amende.

Paul Laborie, l'acquitté du procès Dufrenne, a comparu, accusé de cambriolages, devant le jury de la Gironde. Il renonça à se prétendre innocent. Défendu par Me Legrand, il a été condamné à dix ans de réclusion.

"L'ALIBI" DE LABORIE

LABORIE l'a échappé belle.

Ce n'est pas une peine de prison centrale, mais le bagne qui attendait l'ex-vedette de l'affaire Dufrenne, s'il avait persisté à nier sa participation au cambriolage de Mlle Gadars, l'étrange vieille fille de Ruch !

On sait que le « beau Paul » avait, durant l'instruction et jusqu'à la veille des assises, adopté l'attitude de la dénégation.

Deux « témoins » devaient, à l'appui de cette thèse, fournir un alibi à l'inculpé : un garagiste et un chemisier parisiens.

Pour établir la présence à Paris de Laborie, le jour du cambriolage, en Gironde, le chemisier avait refait sa comptabilité et mentionné, à cette date, l'achat d'une cravate par le « beau Paul ».

Mais cette supercherie fut éventée par les policiers, chargés sur commission rogatoire de l'enquête à Paris, et le Parquet de Bordeaux fut alerté.

— C'est bien, décida le président des Assises, si les « amis » de Laborie se présentent à la barre, je les fais arrêter séance tenante pour faux témoignage. Et ce sont les travaux forcés à temps qui seront appliqués à Laborie.

Laborie eut vent, dans sa cellule, de la menace suspendue sur sa tête.

Ayant pris conseil de son avocat, Me J.-Ch. Legrand, Paul Laborie décida de changer son attitude.

Et ce fut le coup de théâtre que l'on sait : Paul Laborie, renonçant à se dire innocent, avouait avoir participé aux cambriolages de novembre et de décembre.

COURRIER JURIDIQUE

Louis S..., Nice. — Des relations sexuelles accomplies contre le gré d'un des partenaires ? Cela s'appelle « l'attentat aux mœurs ». Il y a toutes sortes de degrés dans cet attentat : si la résistance de la dame (car nous ne supposons pas d'autre hypothèse et le raisonnement, au surplus, ne serait pas différent) n'a été que « pour la forme », le délinquant sera poursuivi simplement en correctionnelle sous l'inculpation de violences. Il encourra une peine d'emprisonnement ou d'amende. Si l'attentat a été aggravé par des coups, des blessures, la réclusion ou les travaux forcés à temps pourront être prononcés ; enfin — et cela est généralement ignoré — si le coupable a eu un complice, qui l'a aidé à maintenir la victime pour lui permettre d'accomplir l'acte, la peine encourue sera celle des travaux forcés à perpétuité.

AU PIED DU MUR...

Dans l'Espagne écartelée, de braves gens essaient de sauver des vies humaines ; d'autres, hélas ! vendent la vie et la mort à coups de pesetas ; affreux Thénardier que notre envoyé va vous montrer

(Barcelone, novembre.)

***De notre envoyé spécial HARRY GREY, le reporter qui a filmé le bateau-prison* Uruguay.**

Depuis plus d'un mois, l'homme, traqué, fuyant les *tueurs*, qui — quoi qu'on ait pu en dire, sont loin d'appartenir *tous* à la F. A. I. — s'est faufilé de cachette en cachette. Deux jours ici. Trois là. Cinq ailleurs. Durant la journée, assommé par les narcotiques pris à doses massives, il dort d'un sommeil pesant, malsain. La nuit, c'est en vain qu'il essaie de lire, de penser, de faire évader son esprit d'entre ces quatre murs, espace clandestin où son corps se morfond. Prisonnier d'une angoisse tenace, le fugitif ne connaît plus qu'une sensation : la peur, la vraie, celle qui occasionne au cœur ce pincement si douloureux...

Le vrombissement d'un moteur d'auto déchire le silence nocturne. Ce bruit, *que l'homme redoute entre tous*, va-t-il s'éloigner ? Brutal, le grincement d'un frein lui vrille le cerveau, lui dessèche la gorge, d'un seul coup. Une voix intérieure lui dit *que le moment est arrivé*, que la démonstration de l'inutilité de ses efforts échappatoires va incontinent lui être faite. Haletant, il se dresse, s'immobilise pour mieux écouter la mort qui, sûre d'elle, monte sans hâte l'escalier, frappe à la porte :

— *Senor Joachim Barella ? Vinga, pronto.*

N'ignorant rien du sort auquel il est promis dans quelques minutes, le malheureux, qui ne possède aucune arme, va-t-il avoir un dernier ressaut? Face à ces quatre exécuteurs farouches qui l'attendent, mitraillette au poing, va-t-il au moins essayer de mourir en désespéré, dans une défense rageuse, tout entière faite de coups de poings, de coups de pieds, de coups d'ongles, de coups de dents ? Non. Toute volonté annihilée, il se laisse entraîner.

— Vamos !

Un démarrage brutal. Un parcours de quelques kilomètres, le cap en direction du cimetière. Soudain, un arrêt brusque, en bordure d'un mur :

— Descends !

Fou de terreur, le moribond ne trouve point la force d'obéir de suite. Trente-six jours d'angoisses en ont fait un lâche. Il pleure, de détresse, et ses larmes tombent sur ses mains jointes, tandis qu'il balbutie des supplications :

— Ma femme, mes enfants...

Un ordre impératif l'interrompt :

— Veux-tu descendre, oui ou non !

Galvanisé, le pauvre diable se dresse lourdement, met pied à terre.

Tac-à-tac à tac à tac...

Les balles, tirées en « feu mitraille », fracassent le crâne, labourent la nuque, coupent en deux l'épine dorsale. Foudroyé, l'homme meurt debout, et s'allonge de tout son long, *en suivant son sang*. L'écho des détonations est à peine étouffé que le chauffeur de la « voiture d'épuration » se penche à la portière, les mains en porte-voix :

— Hou, hou ! Ollé !

Au loin, une autre voix répond :

— Hou, hou ! Ollé !

C'est l'ambulance qui informe les tueurs qu'elle peut venir ramasser le corps du senor Joachim Barella, victime — après tant d'autres — de la « dernière promenade ».

Derechef, le moteur ronronne :

— Maintenant, on va aller chercher un autre senor, murmure le chef d'équipe, en faisant signe au chauffeur de démarrer.

Le prix d'une vie humaine

Notre confrère Henri Danjou l'a dit ici-même : « Dans ces régions déchirées par la guerre civile, la vie d'un suspect vaut tout juste le prix d'une balle : 75 centimes. » Rien de plus exact. Si certains exécuteurs ont fait bonne mesure, en envoyant dans le corps de leurs victimes, le contenu d'un plein chargeur de mitraillette, — 30 ou 40 balles ! — d'autres ont opéré avec un seul projectile, tiré au bon endroit. On a ainsi vu, par milliers, des morts à 25 francs et des morts à 75 centimes, au cours de ces « promenades », de ces « paséos », inventés jadis par les gangsters américains, mis en pratique pour la première fois, en terre espagnole, sur l'ordre du dictateur Primo de Rivera, et repris aujourd'hui par les fanatiques extrémistes qui hantent *les deux côtés de la barricade.*

La guerre civile — plus qu'aucune autre — traîne son poids d'abjections. Le sanglant travail des « spécialistes de l'épuration », *presque toujours réprouvé par les hauts chefs*, figure au premier rang, dans cette rouge sanie. Mais, ayant pu connaître, là-dessus, le fond des choses, je dois dire que je me trouve, si possible, encore davantage écœuré par certains « à-côtés » de ces malpropres opérations...

Qu'on le veuille ou non, les faits sont là : *il s'est trouvé des fripons, des Espagnols, des étrangers, pour penser qu'un homme dont la peau pouvait s'estimer à 75 centimes, serait forcément disposé à la « racheter » à n'importe quel prix !*

Les sauveteurs bénévoles... et les autres

Tout d'abord, je veux dire les choses telles qu'elles sont, et éliminer de ce récit les braves gens qui, par pur esprit de dévouement, ont sauvé de nombreuses vies humaines. Sauf erreur, le premier suspect qui, à Barcelone, a été arraché aux tueurs, se nommé José Figueros y Salvar. Muni d'un faux passeport, fourni par un consulat étranger, l'homme — un gros industriel catalan — a été extrait de sa cachette *une demi-heure avant l'arrivée des exécuteurs*, jeté dans une voiture rapide, et transporté pleins gaz au port, où un canot automobile l'a aussitôt conduit à bord d'un croiseur ancré en rade. *Je tiens à dire que ce premier rescapé a été sauvé à titre bénévole*, entièrement. Mieux : je sais qu'ayant offert à M. P..., le sauveteur étranger qui l'accompagnait à bord du canot, une « récompense » de 10.000 pesetas, il a essuyé un refus net, un « non » hérissé d'indignation.

— J'ai risqué ma vie pour sauver la votre, monsieur. Je n'entends point salir mon geste !

Pour continuer à demeurer impartial, je dois reconnaître que de très nombreux fugitifs ont, eux aussi, bénéficié de ce même geste. Bénévolement, leurs sauveteurs les ont fait partir vers des cieux plus cléments. Les uns ont effectué un départ légal, paperasses en mains. Les autres ont été littéralement escamotés. Certains « partants », voulant témoigner leur reconnaissance, ont insisté pour verser une obole — parfois très importante — à telle ou telle caisse de secours. Ainsi, l'effort prodigieux et désintéressé des sauveteurs étrangers qui, de jour et de nuit, se dépensaient sans compter, aboutissait, non seulement à éviter d'inutiles boucheries, mais encore à soulager d'obscures misères.

« Ce soir, on va venir vous tuer... »

Las ! Pourquoi a-t-il fallu que d'autres rescapés n'aient dû leur salut qu'à un fort « bakchich » remis directement à leurs peu ragoûtants sauveteurs ?

Le nom du premier « rescapé payant » ? Juan Rovilla. Ce partisan de Gil Roblès, que j'ai pu voir à Port-Vendres, m'a déclaré :

— C'est un sous-ordre attaché au consulat d'une république sud-américaine qui est venu me trouver, à la fin d'un après-midi, chez l'ami qui me cachait :

« Vous avez été dénoncé, m'a-t-il dit. *Ils* connaissent votre retraite, et ce soir, *ils* vont venir vous « offrir la promenade », vous tuer. Maintenant, écoutez bien : pour 5.000 pesetas, je suis prêt à vous remettre un faux passeport, à vous faire « naturaliser » en vitesse citoyen sud-américain et à vous faire monter à bord d'un bateau qui lève l'ancre ce soir même. Est-ce oui ? Est-ce non ? »

Comme de juste, l'homme a aussitôt accepté ce brusque changement de nationalité, préférant fuir sous le nom de Ramos Santilla, citoyen sud-américain plutôt que de mourir sous son vrai nom. Il a d'ailleurs bien voulu me préciser : « Après avoir encaissé ses 5.000 pesetas, mon sauveteur a lorgné mon étui à cigarettes, une petite merveille d'orfèvrerie, platine et or : « Vous me donnerez bien *ça* pardessus le marché ? », m'a-t-il ordonné.

Qu'on ne s'y trompe pas. Je n'exagère rien. A l'heure actuelle, il existe, en Espagne et hors l'Espagne, plus de *trois mille* citoyens fraîchement « naturalisés » sud-américains. Ceux qui ont préféré une... « naturalisation » européenne ont dû payer plus cher, voilà tout. Tenez-vous bien : les passeports européens de 10.000, de 20.000 et même de 50.000 pesetas ne sont point si rares !

Trafic écœurant

Je voudrais, on m'entend bien, pouvoir affirmer que les protagonistes de ce répugnant trafic se recrutent parmi la sombre pègre que l'on voit rôder dans tout le pays : contrebandiers d'armes à court de marchandise; courtiers en gaz mortels, en microbes garantis; margoulins douteux; importateurs de marchandises pourries; faux militants; espions;

Cette sœur de charité, pour la première fois depuis 32 ans, s'est "déguisée en civil". Elle va être évacuée.

Un français, autorisé à partir, fait viser son passeport.

Cette équipe surveille les prisonniers politiques.

ex-barbeaux, que sais-je ? Las ! Il n'en est rien. Les étranges « sauveteurs » qui ont demandé à leurs « protégés » d'honorer leurs services sont des brebis galeuses qui se trouvent, la plupart du temps, dans certains milieux officiels ou quasi officiels !

Représentant d'un Office de Tourisme de l'Europe centrale, M. S..., parfait gentleman en époque normale, s'est ainsi comporté à l'égard d'un gros propriétaire espagnol, auquel il venait de sauver, moyennant 20.000 pesetas, la vie... et une partie de la fortune :

Dans la voiture qui les emmenait vers le port, le sauveteur demanda au fugitif de lui remettre l'argent qu'il portait sur lui :

— Vous risquez d'être fouillé. Si l'on vous trouve avec vos 200.000 pesetas, vous pouvez être contraint de demeurer à terre, de filer en prison. Moi, on me connaît. On ne me fouillera pas...

A bord, l'Espagnol réclama son argent, et demeura stupéfait en s'entendant dire :

— Voilà 100.000 pesetas. N'insistez pas. Je garde le reste...

Que faire ? Crier, ameuter le personnel du bord, attirer sur soi l'attention des « délégués » chargés de surveiller le port ? Mieux n'y vaut point songer. Si les « opérations de police » sont interdites à bord des navires de guerre, elles sont, au contraire, autorisées à bord des navires de commerce, à l'intérieur des eaux territoriales. Manuel Soler Esteban — c'est le nom du fugitif — préféra se taire.

Au surplus, l'autre, avant de redescendre sur le quai, se chargea de consoler son « client » :

— Ne vous plaignez pas. Vous allez retourner vers la vie, avec 100.000 pesetas en poche. Sans moi, vous seriez déjà étendu sur une dalle du dépôt mortuaire, le corps plein de plomb !

Il ajouta, dans un souffle :

— Votre peau vaut bien 120.000 *pesetas*, je pense !

Vous n'avez pas d'argent ? Alors, vous pouvez crever !

D'être demeuré plus de quarante jours tapis dans une cave, Carlos Puertoli était devenu blême, tout comme ces champignons qui poussent dans le noir. Les gens qui le virent, un beau matin, traverser la rue ensoleillée et pénétrer sous le porche de certain consulat étranger, se retournèrent longuement pour contempler ce visage émacié, mangé par une barbe broussailleuse, éclairé par deux yeux fiévreux qui regardaient droit devant eux...

La porte ouverte, le garçon de bureau bredouilla :

— Défense d'entrer ici avec des armes. Si vous avez un pistolet, déposez-le contre reçu.

L'arrivant eut le cœur de ricaner :

— Si j'avais eu un pistolet, cette nuit, j'aurais tué deux ou trois membres de l' « équipe d'épuration » qui m'a déniché, au lieu de fuir devant ces *tueurs*...

Il haussa les épaules, et ajouta :

— Votre consul peut-il me faire partir sur le prochain bateau ? Si je demeure ici, je suis un *hombre* mort, bien qu'innocent de toute agitation politique...

L'instant d'après, l'homme était introduit auprès du principal employé de la maison, qui, en se frottant les mains à la manière de Ponce Pilate, lui répondit d'un ton navré :

— Vous n'êtes pas un de nos nationaux, n'est-ce pas ? Vous êtes Espagnol ? Alors mille regrets, mais le consul ne veut en aucun cas courir le risque d'avoir des histoires avec le Comité local. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, et vous nous excusez ?

Chancelant, le malheureux s'accota au mur :

— Pouvez-vous me donner un verre d'eau ?

Le sous-diplomate se précipita vers un frigidaire qui bouchait un angle de la pièce, ouvrit la porte, tira une bouteille de Manzanilla et un verre :

— Tenez, buvez donc cela. Vous allez être d'aplomb en un clin d'œil. Et puis écoutez donc : si vous tenez absolument à partir d'ici, allez donc trouver M. X..., de ma part. Il s'occupe parfois de ces sortes de choses.

L'autre faillit avaler de travers son Manzanilla :

— M. X..., hoqueta-t-il, n'organise aucun « départ » à moins de 2.000 pesetas, et moi je n'en ai pas le premier sou, hélas !

Du coup, le visage du super-scribouillard devint de marbre :

— Monsieur, quand on *veut* partir d'ici, soit parce qu'on est antigouvernemental, soit parce qu'on possède des ennemis personnels, on trouve de l'argent, d'une manière ou d'une autre. Sinon...

Brusquement il se reprit :

— Encore un verre de Manzanilla ?

L'homme qui avait risqué sa vie pour venir au consulat, qui allait la risquer à nouveau pour s'en retourner, fit un geste négatif, et articula avec lenteur :

— Somme toute, si je ne puis pas payer, je dois crever ?

Lecteur, vous pouvez respirer. Ce n'est pas au Consulat de France que cette scène — à laquelle j'ai assisté et dont je garantis la rigoureuse exactitude — s'est passée.

La pourriture appelle la pourriture

Le sang appelle le sang. La pourriture appelle la pourriture. Le senor Miguel Delmonte s'est cruellement vengé de la « pression financière » que ses deux sauveteurs ont exercée sur lui, avant son départ. A première vue, ces hommes ne s'étaient pas montrés trop gourmands. Le départ clandestin, ils l'avaient organisé pour 5.000 pesetas. Mais ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Admirablement renseignés sur le montant de pesetas transporté par le fuyard, ils montrèrent leur jeu dans la voiture qui filait vers le port.

— Vous transportez 100.000 pesetas, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon. Eh bien *vous allez faire le change avec nous.*

— Volontiers. Combien me donnez-vous de francs? Dans les banques, le cours est à 170, je crois ?

Les hommes ricanèrent :

— Le cours des banques ne tient pas, vous le savez bien. On peut trouver la peseta à 130, à 120, voir même au pair. Quoiqu'il en soit, nous vous offrons *cinquante mille francs* de vos 100.000 pesetas. C'est à prendre ou à laisser. Si vous refusez, nous vous déposons sur le trottoir !

Quand je dis que la pourriture appelle la pourriture, je n'exagère rien. Dès son arrivée en pays étranger, le senor Miguel Delmonte s'est empressé de rédiger une lettre de dénonciation, qu'il a aussitôt jetée à la poste. Arrêtés, jetés en prison, les « sauveteurs » *ont tout restitué.* On m'a affirmé qu'ils étaient entrés dans la voie des aveux après avoir eu certaines parties de leur individu serrées entre deux planchettes. Mais je n'en veux rien croire. Je les ai vus sortir, après quatorze jours de détention, de la geôle souterraine où on les avait cloîtrés. Minables, le visage couvert d'une barbe sale, ils durent se rendre à pied jusqu'à leur domicile bouleversé.

Le mot qu'ils portaient ne laissait place à aucune équivoque :

« Les nommés X..., et Z..., coupables d'avoir fait « évader, moyennant salaire, des ennemis de la « « Libertad », devront avoir repassé la frontière « dans les douze heures. Cette carte leur servira de « sauf-conduit. »

Avec un tel papier, on a un joli bonjour de la douane !

Harry GREY.

Notre collaborateur interviewe le Délégué du ministre de la Justice et le directeur de la prison de Valence.

Terré depuis deux semaines, ce couple revoit le soleil.

Les anarchistes de la F. A. I. accusés des exécutions sommaires ont-ils l'air si sauvages?

Voilà la brigade spéciale chargée de veiller au bon ordre des "départs" qui ont été régulièrement autorisés.

Le commissaire Moussu examina la correspondance de la bonne, mais n'y trouva rien pour l'enquête.

A demain, ma petite Marie-Christine ; à demain matin, ma Wally. Allez vite vous coucher, mes chéries. Ne restez pas sur le palier. Rentrez auprès de votre petit frère. Marguerite veillera bien sur vous.

L'ascenseur s'enfonce dans la cage grillagée, emportant la maman des charmantes fillettes, Mme Chénaux, qui s'en va, comme chaque soir, pour ne rentrer qu'au lever du jour. Mme Chénaux est infirmière. Elle a très souvent des malades à garder la nuit. Du moins, sa fonction lui permet de couvrir, de la dignité de cet alibi, le secret de sa vie nocturne...

Cependant qu'elle descend du cinquième étage, les voix de ses petites filles remplissent encore de leur gaîté la cage d'ascenseur.

— A demain ! A demain matin...

Hélas ! ces mots, qui tombent du haut du nid sur la mère qui s'en va, ce confiant gazouillis de la jeune couvée, c'est l'éternel adieu, l'ultime chanson de la vie sur les lèvres de Wally et de Marie-Christine, qui n'ont pourtant que sept et quatre ans, et qui sont pleines de santé. Leur mère, qui les quitte insouciantes, épanouies dans la fleur de l'enfance et de la grâce, n'entendra plus leurs voix cristallines, ne sera plus réconfortée de leur tendresse. Plus jamais !

...Trois heures du matin. Tout dort dans le vaste immeuble « moderne » de la rue des Pyrénées, où loge la petite famille de Mme Chénaux, confiée à la garde de la jeune domestique, Marguerite Couret. Les voisins du même palier, M. et Mme Leclain, se réveillent dans ce calme immobile de la pleine nuit.

Mme Leclain hume l'air de la chambre. Elle saute du lit, pleine d'une inquiétude soudaine.

— Ça sent le gaz ! dit-elle. La maison en est infestée ! Tu ne sens pas ? Oh ! c'est intenable. Je suis sûre que ça vient de chez la voisine, de chez Mme Chénaux. Vite ! Vite ! Allons-y. Les pauvres petits qui dorment ! Pourvu qu'il soit encore temps...

Alertés presque aussitôt, le fils et la bru de Mme Pétillot, concierge de l'immeuble, sont montés hâtivement. Ils joignent leurs coups de poings à la porte, et leurs appels, à ceux de Mme Leclain. Poignante angoisse !

La porte s'ouvre. Une forme titubante apparaît, pâle, hagarde, échevelée, fantôme aussi blanc que la chemise de nuit qui l'enveloppe.

Marguerite Couret vit !

— Et les enfants ? s'inquiètent les témoins, bouleversés.

On découvre le garçonnet (deux ans et demi) sur le divan de la chambre qu'il partage avec la bonne. Il est inerte et inconscient. Mais, transporté devant la fenêtre, il se ranime presqu'aussitôt, son intoxication ne devant remonter qu'à *quelques instants*. D'ailleurs, on s'aperçoit qu'ils n'est *même pas encore complètement déshabillé*. Le lit de la chambre qu'il occupe avec la domestique *n'est pas défait*. Et le linge de Marguerite Couret est par terre, comme si elle s'était dévêtue hâtivement, venant *à peine de rentrer* avec l'enfant...

Mais ces constatations sont, pour l'instant, bien loin de frapper l'esprit des premiers témoins. Cependant que Mme Leclain et Mme Pétillot s'affairent auprès du petit Jean, ouvrent les fenêtres de tout l'appartement et ferment le compteur à gaz, le fils Pétillot et sa femme ont entrepris, sans perdre une seconde, de rappeler à la vie les deux malheureuses fillettes, trouvées côte à côte, parmi leurs draps bouleversés, toutes deux inanimées, privées du souffle de la respiration, et déjà refroidies par la mort !

Les pompiers, à leur tour, auxquels se sera joint le dévoué médecin de la caserne du Vieux-Colombier, continueront longtemps, opiniâtrement, à employer tous les moyens et les méthodes de secours pour remettre en fonction le mécanisme vital dans les deux pauvres petits corps pantelants. En vain ! C'est fini. L'inexorable et lamentable destinée s'est accomplie ; et les deux petites poupées ont à jamais fermé les yeux...

Avant d'interroger la bonne, les sauveteurs, voisins et pompiers (sans excepter le médecin du même cadre), ont *tous acquis la même conviction*. L'atroce tragédie qui a fauché l'enfance en fleur de Wally et de Marie-Christine, leur paraît être due à *un accident*. Ils le croient survenu *pendant une de ces escapades nocturnes, dont est coutumière la volage Marguerite Couret*, fille de vingt ans, éprise d'aventures.

— Sûr, disent les femmes éplorées qui se sont trouvées les premières sur les lieux du drame, sûr que Marguerite Couret n'était pas là. Sa légère intoxication en témoigne, de même que celle du petit Jean, qu'elle avait coutume d'entraîner dans ses aventures. Il a encore son corset, comme si Marguerite Couret n'avait pas eu le temps de le déshabiller. De plus, l'amoncellement sur le parquet du linge de la domestique, démontre sa hâte à se dévêtir, dans son dramatique retour au logis. En ouvrant la porte, l'épouvantable odeur du fluide mortel l'empoigne à la gorge et l'affole. La maison va être alertée par la véhémence de l'émanation. Les voisins vont accourir. On va la trouver encore habillée, preuve de sa coupable escapade. Vite, vite, elle ôte ses vêtements, revêt sa chemise pour qu'on ne puisse l'accuser d'avoir trahi son devoir. Et elle se précipite dans la chambre des petites, croyant avoir le temps, après leur avoir porté secours, de prendre des dispositions pour cacher sa faute. Mais, hélas ! il est trop tard. Elle ne parvient pas à sauver les petites. Elle-même subit un commencement d'asphyxie. Le gaz, qui s'est répandu dans l'immeuble, voilà un moment (*sans doute, quand elle a ouvert en rentrant la porte de l'appartement*), a donné l'alerte aux voisins. Marguerite Couret *n'a pas eu le temps d'organiser sa mise en scène*...

— Cependant, coupe Mme Triclin, de qui les fenêtres font vis-à-vis à celle de Mme Chénaux, j'ai vu la bonne écrire des lettres jusqu'à vingt-trois heures environ.

— C'est qu'elle attendait, dit quelqu'un, que la concierge fût endormie, pour déguerpir... Et l'accident a dû se produire un long moment après sa fugue, puisque le médecin a constaté que la mort des malheureuses fillettes ne remonte guère à plus d'une heure...

Pourquoi tous les témoins les premiers accourus, encore qu'ils fussent défavorablement prévenus contre la bonne pleine de défauts, n'envisageaient-ils que le mobile de *l'accident* ? C'est qu'ils ont tous constaté (et le médecin des pompiers, également), que le tuyau du fourneau à gaz était *trop court*. Ils l'ont trouvé pendant le long du mur, laissant échapper le fluide mortel — car contrairement aux instructions de Mme Chénaux, le compteur n'était pas fermé. Ce jour-là, Mme Chénaux a suppléé à sa bonne incapable, pour nettoyer la cuisine. A-t-elle, à son insu, déplacé légèrement le fourneau ? Distendu par cet écart, le tuyau de caoutchouc s'est-il contracté pendant la nuit, rompant son ajustement ? Toujours est-il que, *lorsque les premiers témoins veulent le relier de nouveau au fourneau, ils n'y parviennent que difficilement*.

Toutefois, Marguerite Couret a commis plusieurs fautes, et en commettra d'autres, qui aggraveront dangereusement les charges de sa responsabilité. Sa patronne lui avait recommandé, en partant, de fermer soigneusement le compteur à gaz, ainsi que la porte de la cuisine et d'ouvrir largement les fenêtres de l'appartement. A dix heures du soir, un coup de téléphone, émanant du mutilé de guerre auprès duquel la mère passe la nuit, renouvelle la même instruction. Marguerite Couret affirme qu'elle s'y est conformée. Mais elle ment, puisque le compteur ouvert dénonce sa négligence coupable. Elle ment également dans son récit du drame. Elle raconte en pleurant qu'il s'est produit cependant qu'elle

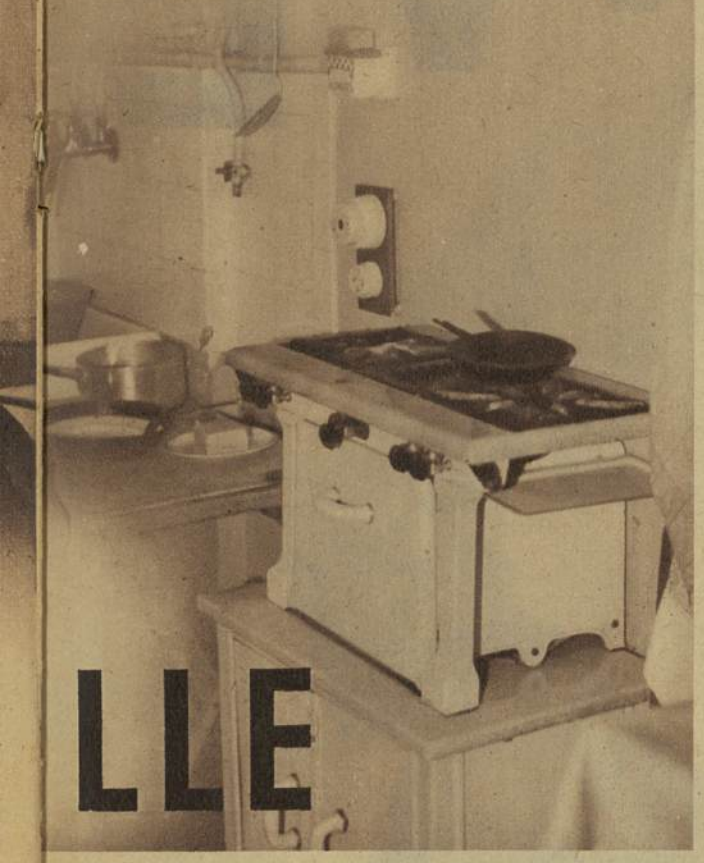
Marguerite Couret évoque la figure de Violette Nozières. Le fluide meurtrier s'échappa du tuyau à gaz de la cuisine.

DE BELLEVI

C'est au cinquième étage de cet immeuble tout neuf de la rue des Pyrénées, que se déroula le drame.

Le petit Jean, qui heureusement fut sauvé, partageait avec la domestique la plus belle chambre de l'appartement.

L'ÉTRANGE AFFAIRE



LLE

dormait en compagnie du petit Jean. A trois heures du matin, celui-ci s'est réveillé, la tirant également de son profond sommeil. Alors, l'odeur du gaz l'a épouvantée. Elle a porté l'enfant à la fenêtre, l'a sauvé, puis l'a recouché. Elle s'est tout aussitôt précipitée dans la chambre voisine, celle des fillettes. Elle les a trouvées inanimées. Elle les a sorties hâtivement des draps pour leur faire respirer l'air extérieur. Dans sa précipitation, elle a blessé Wally au genou en la laissant tomber sur le parquet. Mais la pauvre fillette, ni sa petite sœur, ne se sont pas ranimées. Marguerite Couret a voulu alors appeler au secours. Elle est allée vers le palier. Elle n'a pas eu le temps de l'atteindre. L'asphyxie l'a terrassée juste au moment où les voisins accouraient...

Aux inexactitudes de ce récit, devaient s'ajouter bien d'autres charges. A quatre heures du matin, les voisins durent retenir de force la domestique fautive, qui voulait s'enfuir, pour se réfugier chez sa sœur et son beau-frère, M. et Mme Bourdes. Par ailleurs, on devait établir que, depuis un mois qu'elle était au service de Mme Chénaux, elle faisait quotidiennement subir aux trois petits de cruels sévices. Encore qu'elle comblât les enfants de bonbons pour « acheter » leur silence, elle les frappait avec acharnement à la moindre pécadille. Wally s'en était plainte à sa maman. Elle lui avait avoué également que la bonne, sournoise, méchante, pernicieuse en diable, sous ses dehors doucereux, lui faisait fumer, ainsi qu'à sa petite sœur de quatre ans, des cigarettes à bout doré ; qu'elle les entraînait le soir au cinéma et les abandonnait là, tous les trois, jusqu'à la fin du spectacle, cependant qu'elle allait rejoindre quelque quidam ; qu'elle recevait aussi « des hommes » dans la chambre du petit Jean ; et qu'enfin elle couchait celui-ci à même le sol, sans même un drap pour le couvrir, comme un petit animal dont la frêle existence ne lui importait aucunement...

Mme Chénaux avait montré une *singulière longanimité* à l'égard de cette bonne qui maltraitait cruellement ses enfants. Elle ne s'était tout d'abord borné qu'à la réprimander et à lui faire « de la morale ». Mais pendant un long mois ,complice tacite, en quelque sorte, elle n'en avait pas moins déserté chaque nuit son foyer, abandonnant les trois petits — enfants naturels sans protection — à la garde de la jeune mégère. Il avait fallu que le petit Jean, passant ses nuits à même le parquet, finît par être affligé d'une toux opiniâtre, pour qu'elle se décidât à se séparer de l'indigne domestique. Et encore, au lieu de la chasser avec l'empressement et le courroux justifiés, elle ne décida de s'en séparer qu'après lui avoir trouvé une remplaçante. Il « fallait » bien que la patronne accommodante pût disposer librement de ses nuits, dussent ses petits subir, pendant dix ou quinze jours supplémentaires, les sévices de la pernicieuse Marguerite...

Pourtant, les enquêteurs ne laissèrent pas d'être troublés par la coïncidence du lamentable drame avec le prochain renvoi de la domestique. Ils le furent également par la constatation d'une blessure au genou de la petite Wally, l'aînée des enfants, celle qui, précisément, « rapportait » à sa mère tous les méfaits de la mauvaise fille. Après un interrogatoire de toute une journée, les inlassables policiers du commissariat de Belleville, finirent par arracher un aveu à la sournoise Marguerite.

— Oui, pleurnicha-t-elle, c'est à cause de moi que Wally s'est blessée. Elle ne voulait pas aller se coucher. Je l'ai frappée. Je l'ai poussée énergiquement. Elle est tombée sur le carrelage de la cuisine et s'est écorché le genou...

Et puis, beaucoup plus tard dans la soirée, lasse de se buter, lasse de mentir, de calculer, dans une tension nerveuse accablante, l'opportunité de ses réponses ; elle éclata en sanglots convulsifs.

— Je vais vous dire la vérité, suffoquait-elle. Monsieur le commissaire, je vous jure que si je suis responsable de la mort des pauvres petites, je ne l'ai pas fait exprès...

Voulait-elle dire que son tort criminel n'était que de s'être absentée clandestinement, livrant ainsi, par négligence, à l'asphyxie inattendue, les deux fillettes abandonnées ? On s'obstina à lui faire préciser sa pensée, à dévoiler entièrement son secret. En vain ! Elle s'était reprise à contrôler chacun de ses mots, de crainte de prononcer une imprudence. Dès lors, faute d'en tirer davantage, le scrupuleux commissaire Moussu dut, sur la foi des déclarations de la trouble Marguerite, l'inculper de coups et blessures et d'homicide involontaire.

Le juge d'instruction, M. Larricq, fut plus rigoureux. Il mua l'inculpation d'homicide involontaire en accusation de crime flagrant. Le dossier de la comparante contenait, il est vrai, des charges accablantes. Les faits accréditaient la version de l'abominable vengeance contre les petites « rapporteuses » et ils prêtaient une criminelle signification à la coïncidence du drame avec la mort infiniment pitoyable des deux malheureuses enfants...

La concierge, Mme Petillot, et sa bru, premiers témoins, effectuèrent des constatations troublantes.

De plus, le passé de la mauvaise fille la fait apparaître sous les traits d'une inquiétante figure, offrant plus d'un point commun avec l'infernale personnalité de la trop célèbre Violette Nozières. Comme celle-ci, Marguerite Couret est issue d'un honorable foyer. Le père est employé au P.-L.-M. (à Sète), comme l'était M. Nozières. Les deux jeune dévoyées (à peu près du même âge) sont dominées par les pires instincts identiques. Marguerite Couret est voleuse, menteuse, sournoise, à la fois romanesquement sentimentale et encline à la cruauté. Par surcroît, elle aime la toilette, le libertinage, le vertige de l'aventure. Et, par-dessus tout, elle est obsédée par une sexualité ardente, débridée, tyrannique, cause primordiale du dérèglement de son équilibre psychologique. A Sète, maints esclandres passionnels ont illustré son adolescence, lui apportant, au surplus, la contamination d'une maladie scabreuse, dont elle aura de fréquentes rechutes. Elle se laisse, par ailleurs, entraîner par un séducteur, qui l'emmène à Tours et l'y retient, à l'insu de sa famille éplorée. On parvient à la retrouver et à la ramener au bercail. On l'engage alors à se marier; mais elle accorde son choix à un « gigolo », qui gruge ses parents de quelques billets de banque et qui disparaît sans laisser de traces, à la veille des épousailles ! Sa sœur, Mme Bourdes (un nom prédestiné !...) l'emmène alors à Paris et la place chez Mme Chénaux. Mais on sait que le tourbillon de la capitale la surexcite, à tous points de vue, plus qu'elle ne l'a été jusqu'alors, à tel point qu'elle finira par se perdre !...

Mais le châtiment lui sera-t-il infligé à titre de criminelle volontaire ?

Nous avons relaté, plus haut, des faits qui, à défaut d'autres révélations, feront sans doute hésiter la conscience des juges scrupuleux. Marguerite Couret est une fille trouble, pleine de replis ténébreux, une créature pervertie, pourrie, maudite, sur laquelle on ne saurait s'attendrir... Mais en relisant les lignes que nous avons soulignées, en relatant *les constatations des premiers témoins*, on se demandera si elle est réellement l'auteur monstrueux de l'étrange affaire de Belleville...

Noël PRICOT.

Reportage photographique « Détective ».
WALTER GILLETT.

De cette chambre où fleurit le souvenir des malheureuses petites victimes, leur mère n'ose plus hélas ! franchir le seuil...

Wally, Marie-Christine dorment dans leurs cercueils, parées de leurs blanches robes de la Fête-Dieu.

DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

L'ÉTRANGE AFFAIRE de BELLEVILLE

Est-ce une nouvelle affaire Nozières ?
Lire, pages 18 et 19, les révélations de **Noël PRICOT.**